

L'ARBRE A LETTRES

Frédéric Jésus

« Ne lance pas une flèche que tu ne puisses retrouver. »

Proverbe arabe

« L'aigle a été percé avec la flèche faite de sa plume. »

Proverbe turc

- 1 -

Après trois journées de grand soleil printanier, c'est une élégante bruine qui lustre depuis l'aube les chaussées et les façades de la ville. Comme neuf coups sonnent au clocher enrhumé de la toute proche église, Geneviève Lissac observe derrière la baie vitrée de la brasserie qu'une averse drue et plus banale prend maintenant le relais et que des piétons imprévoyants accélèrent le pas. Peu lui importe. Et même : voici qui convient à son humeur, à ses intentions peut-être, et n'affecte en rien sa détermination. Elle règle l'insipide thé-citron qu'elle vient de subir au comptoir et prépare son parapluie à se rendre utile. Sur le seuil, elle s'efface pour céder le passage à un groupe de cinq ouvriers africains qui s'avancent en silence, bleus de travail luisants et bottes crottées, regards denses, mâchoires serrées. Ils viennent de délaisser le chantier – de réfection des canalisations urbaines ? de déploiement de la fibre optique ? le savent-ils eux-mêmes ? – qu'ils ont entrepris d'ouvrir au marteau piqueur au beau milieu de la place. Sans doute leur a-t-on autorisé une pause casse-croute en ces lieux, comme pour acter l'éventration de la chaussée auprès d'un panel de citoyens autrement vêtus qu'eux et qui, tout bénéficiaires qu'ils soient à terme de ces ingrats travaux, en désapprouvent manifestement l'engagement au nom de l'esthétique urbaine et de leur soif de tranquillité. En tant que romancière réputée de gauche, Geneviève Lissac est toujours attentive à ces mélanges de frottements et d'évitements entre classes sociales, mais ce n'est pas là ce qui l'amène. Elle ouvre son parapluie, traverse la place en contournant les travaux et en préservant ses bottines, et elle se dirige vers le bâtiment sans style de la Brigade Territoriale Autonome de la Gendarmerie.

Le hall d'accueil est de facture et de couleur béton brut. Une plaque de simili marbre, apposée face à l'entrée, précise en lettres dorées – et dans l'indifférence courante des citoyens qui y pénètrent – que le bâtiment fut inauguré dix ans plus tôt par le Maire de la Ville et par le Ministre de l'Intérieur de l'époque. Geneviève Lissac replie son remarquable parapluie, vert à pois jaunes, l'égoutte scrupuleusement, sans trop en ébrouer les baleines, manifestant ainsi son respect moins du lieu que de ceux – de celles, surtout – qui s'emploient à l'entretenir. Après quoi elle s'en va trouver le gendarme de faction derrière le long comptoir gris aménagé en guichet le long d'un mur gris.

- « Madame ? », s'enquiert-il.

- « Bonjour, je voudrais parler au lieutenant Distel, le commandant de votre Brigade », répond-elle dans un sourire neutre agrémenté d'un effluve de Numéro 5, de Chanel, son parfum de routine.

- « Pour quel motif ? Vous avez rendez-vous ? », filtre-t-il aussitôt. Joli garçon, se-dit-elle. Mais un peu trop sur le qui-vive de fonction. Un peu trop jeune aussi : un vigoureux traitement anti-acnéique améliorerait le menton volontaire et les joues creuses qui le rendent intéressant, et enrichirait peut-être aussi le sourire qu'il lui reste à inventer pendant ses heures de service. Mais ce n'est pas le sujet – quoiqu'elle ait cette tendance professionnelle à tout remarquer et tout noter.

- « Faites-lui juste savoir que sa belle-mère, Geneviève Lissac – c'est mon nom – demande à lui parler d'une série d'affaires qui l'intéressent. Insistez bien : il s'agit d'affaires récentes et qui le préoccupent, il sait lesquelles, je peux l'aider, et je pense qu'il acceptera de me recevoir sans rendez-vous », affirme-t-elle en redoublant son sourire.

Le jeune militaire se raidit aussitôt dans une posture reflexe de quasi garde-à-vous devant un membre de la famille du chef et dans l'obligation qui en résulte de devoir prendre en particulière considération ses desideratas. Il pianote nerveusement quelques chiffres sur son combiné de téléphone interne, soudain prêt à explorer, dans ces conditions, l'hypothèse inédite d'une réception sans rendez-vous.

Une hypothèse quelque peu aléatoire, Geneviève Lissac songe-t-elle cependant en s'éloignant de quelques pas pour ne pas interférer dans la négociation téléphonique. Armand Distel a certes été nommé il y a six mois, par laborieuse mais indiscutable promotion, au poste plus ou moins envié de commandant de la Brigade Territoriale Autonome de Gendarmerie. Mais depuis que, trente-cinq ans plus tôt – il avait alors dix ans – , elle a pris auprès de son père – selon lui – la place de sa mère adorée, décédée un an plus tôt d'une leucémie foudroyante, et qu'elle est venue s'installer au domicile familial, ils n'ont jamais vraiment réussi, tous deux, à se parler. Ou plutôt : il s'y est toujours refusé, lui déniait opiniâtrement – à la différence de Simone, sa pragmatique sœur aînée – toute légitimité à occuper auprès d'eux un quelconque rôle maternel. Malgré la naissance de trois enfants au sein du nouveau couple. Ou, peut-être même, à cause de cela. Quand son père, résigné de longue date à cette impasse, a été emporté à son tour, il y a dix ans, par un accident de moto, l'attitude d'Armand est restée la même. Engoncé dans son uniforme de gendarme, il s'est interdit de la saluer et, plus encore, de l'embrasser et de la reconforter quand ils se sont retrouvés côte à côte devant sa tombe ouverte au cimetière. La tombe où reposait déjà sa mère. De même, sur-jouant l'orphelin et enlaçant sa sœur aînée, il lui a avec elle ostensiblement tourné le dos. Depuis lors, il ne l'a jamais contactée et, par habitude ou par résignation, elle n'a jamais tenté non plus de le faire.

Aussi, ce matin, Geneviève Lissac a-t-elle conscience de tenter le tout pour le tout. Elle sait par la presse, et par Simone, que son beau-fils fait face depuis deux semaines, sans pouvoir les éclairer et moins encore les résoudre, à la survenue sur son territoire cantonal de trois – ou plutôt quatre – crimes aussi cruels qu'étranges. Et que, devant ses échecs réitérés à élucider ces affaires très médiatisées, la Brigade Départementale de Renseignement et d'Investigation Judiciaire risque de devoir, sur demande du Parquet, prendre le relais de leur instruction. Et de le marginaliser. Ce qui peut signifier à terme l'annulation de sa récente promotion, éventuellement suivie d'une rétrogradation avec mise au placard, l'une et l'autre prononcées sans appel par sa hiérarchie. Dès lors, la personne de sa belle-mère, aussi réprouvée soit-elle depuis un tiers de siècle, jointe à ses compétences d'auteure de romans policiers à dominante sociale, plus ignorées peut-être encore soient-elles depuis dix ans qu'elle en publie pourtant, ne pourraient-elles pas, en de telles

circonstances, lui être de quelque secours ? C'est le pari, à cette heure, de Geneviève Lissac, et il semble qu'elle ne soit pas la seule à envisager le relever.

- « Le lieutenant Distel va vous recevoir », annonce en effet le gendarme de faction en reposant le combiné, et il lui décoche un sourire étonnamment triomphal. Un sourire quasiment propre à effacer sur le champ toute trace d'acné sur son visage prometteur, pour autant que d'aussi favorables circonstances le lui permettent de nouveau (elle note sur son carnet mental, en vue de son prochain roman, cette idée d'une acné psychosomatique, et plus ou moins autogérée, du préposé à l'accueil : incongrue et significative, elle lui permettra, s'il y a lieu, de faire l'économie d'un bla-bla psychologique de même portée pour décrire ce personnage sans doute marginal mais en charge d'une importante interface scénaristique).

Dehors, les marteaux-piqueurs ont repris leurs imprévisibles ritournelles à l'issue de la pause casse-croute. Mais voici qu'un autre gendarme, dont elle ne voit que le dos dans l'escalier et les couloirs, guide Geneviève Lissac vers le bureau de son beau-fils de commandant, de son commandant de beau-fils, au premier étage de la Brigade.

Comme il fallait s'y attendre, les couloirs qui y mènent sont revêtus d'une funeste peinture à la fois jaunâtre et grisâtre, résolument déprimante, dont le Code du Travail et même celui de la Sécurité sociale auraient de longue date dû prohiber l'usage. L'affichage compulsif, en toutes surfaces et tous recoins, d'interminables notes administratives de service cherche peut-être à en compenser l'effet désastreux sur le moral des troupes. Mais un examen même superficiel des panneaux permet de vérifier que le statut militaire de la Gendarmerie Nationale y proscrit toute organisation et donc toute expression syndicales, ce qui la distingue, en ce domaine comme en tant d'autres, des usages en vigueur au sein des polices nationale et municipales. On déduit aisément de ces constats de carence qu'en cas de malaise affectant leur institution les gendarmes sont cantonnés aux chuchotements de l'entre soi et, le cas échéant, à l'anonymat de toute prise de parole publique. Et ceci qu'il s'agisse de commenter les couleurs de leurs couloirs, la vétusté de leurs casernes, les impasses de certaines enquêtes qui leur sont confiées, ou – trop souvent, désormais – la fourbe instrumentalisation politique de leurs missions. Notamment, depuis quelques années, en matière de lutte qualifiée à plus ou moins juste titre d'anti-terroriste.

Geneviève Lissac consigne de nouveau sur son carnet mental, en guise de note d'ambiance et à toutes fins utiles, les considérations de passage que lui inspire l'examen des coursives de la Brigade. Mais elle décide pour l'heure d'en négliger la portée. Car, lorsqu'elle est introduite dans le bureau de son beau-fils, elle ne peut ignorer, comme il fallait s'y attendre, que c'est pour des raisons plus personnelles que celui-ci lui réserve le plus glacial des accueils. Même la main qu'il lui tend d'emblée, pour serrer la sienne comme pour mieux la tenir à distance, est plus froide qu'une carte d'identité. Ou de séjour.

- « Prenez place, je vous en prie », et il lui désigne le siège unique qui fait face au bureau métallique, chargé d'épais dossiers, qui les sépare. Le vouvoiement est de principe, professionnel, mais – depuis trente-cinq ans – familial aussi. Armand Distel a toujours tenu bon à ce sujet, au grand désespoir affligé de son père et de sa sœur, comme à l'étonnement narquois des voisins et du boulanger du quartier. « Vous avez demandé à me parler, me dit-on. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer. Veuillez-donc aller à l'essentiel. »

- « L'essentiel, mon pauvre Armand, est que, ne te déplaie, je ne peux m'empêcher de bien t'aimer, avec toutes tes qualités et avec tous tes défauts. Même si, aujourd'hui comme hier, tu déploies bien des efforts pour continuer à t'y refuser. Mais l'essentiel c'est aussi qu'aujourd'hui plus qu'hier tu te retrouves, je le sais par la presse et par ta sœur Simone, dans un sacré, triple et même quadruple pétrin, ne me dis pas le contraire. L'essentiel alors, et enfin, c'est que je peux t'aider à en sortir. Ne me dis pas le contraire non plus avant de savoir. Sinon avant de savoir pourquoi – je viens de te dire que je t'aimais bien, c'est plus fort que moi, autant que t'aimait ton père – ; du moins avant de savoir comment. »

La disposition de la pièce – fenêtre, siège et bureau du lieutenant, siège de son vis-à-vis – a été délibérément et opportunément conçue. Elle permet en l'occurrence que les réactions d'Armand Distel aux propos introductifs de sa belle-mère restent occultées par le contre-jour mais que rien ne lui échappe en revanche de la compassion qui ruissèle de la physionomie de celle-ci, et qui l'exaspère. De cette circonstance quasi cinématographique il trouve matière quasi administrative à protester.

- « Je vous remercie, chère Madame, de la démarche fort généreuse que vous souhaitez improviser au bénéfice de ma Brigade. Mais sachez : un, que rien ne vous autorise en la circonstance, pas plus aujourd'hui qu'hier, comme vous dites, à me tutoyer ; deux, que je ne sais de quel 'pétrin', comme vous dites aussi, vous venez me parler ; trois, que si pétrin il y avait, je n'aurais nul besoin de votre aide pour m'en 'sortir', comme vous dites encore. »

Sur ce, il carre ses épaules, resserre sa cravate, ajuste devant lui la pile de ses dossiers après en avoir méticuleusement tapoté les tranches latérales, consulte son agenda, puis sa montre : bref, de son point de vue, l'entretien peut s'en tenir là et ne pas avoir de suites à prévoir.

- « Je peux fumer ? », demande-t-elle néanmoins, en allumant une cigarette sans attendre la réponse. Et elle enchaîne. « Tu m'as très bien entendue, Armand. Alors cesse pour une fois de faire le super-malin, de rejouer avec moi l'éternelle partition du gamin hostile par principe ou, dirais-je : tout-puissant par défaut. Tu n'es plus un gamin et, si tu es vraiment malin plus que tout-puissant, tu sais comme moi, et sans doute mieux que moi, que ton poste à la tête de la Brigade ne tient plus qu'à un fil. Moi, je le sais par la presse. Et par Simone, qui avait des larmes dans la voix quand elle m'en a parlé hier au téléphone. Je ne suis certes pas croyante, mon cher Armand, mais tes regrettés parents l'étaient, et toi aussi peut-être : de là où ils sont, ne seraient-ils pas consternés de te voir si injustement rétrogradé »

- « Où donc voulez-vous en venir, Geneviève ? » (Tiens, il est déjà passé de 'Madame' à 'Geneviève', relève-t-elle non sans un zeste d'émotion). « Et surtout : depuis quand, et à quel titre, vous autorisez-vous à vous mêler des affaires confiées à ma Brigade ? Et, plus encore, de ma carrière ? Oui, bon sang, de quel droit... »

- « De quel droit ? Ou de quelle gauche, pendant que tu y es ? », l'interrompt-elle, taquine mais irritée par tant d'irritations de façade. « Bon, as-tu un cendrier pour moi ? Et, sur ta liste, des questions un peu plus ardentes à me poser ? Car moi, je dispose de l'accès à pas mal de bûches, de fagots et de braises – et, sous peu, d'un mégot – qui brûlent dans les foyers qui menacent de te consumer. Mais aussi, en guise d'extincteurs pour échapper à l'incendie, et à condition que tu m'en donnes la possibilité et les moyens, de quelques pistes de réponses aptes à te tirer des impasses – oui, des impasses, ne me dis pas le contraire ! – dans lesquelles tu te trouves depuis bientôt quinze jours avec ces trois ou quatre enquêtes pour meurtre qui pèsent sur tes pauvres épaules. Bon, foin

des métaphores pyromanes ! Je ne suis certes ni flic, ni gendarme, ni même pompier, ça va de soi et Dieu – auquel je ne crois pas – m’en garde ! Mais, comme tu ne veux pas le savoir, je suis désormais l’auteur de quelques bons romans policiers dont le tirage assure l’essentiel de mon gîte et de mon couvert – la pension de réversion de ton père étant hélas loin d’y suffire. Ce qui, même si tu te refuses à le savoir aussi, m’a rendue experte en résolutions d’énigmes tordues, en repérage de réseaux interlopes, en mise à jour d’enjeux trop obscurs pour les corps constitués. Et en sortie d’impasses en flamme. Par exemple, j’ignore à l’évidence pourquoi la bruine de ce matin s’est soudain mutée en pluie profuse sous tes fenêtres, et qui d’ailleurs s’en soucie, toi le premier ? Je peux en revanche découvrir, si je le veux, en deux ou trois coups de zéro-six issus de mon répertoire téléphonique personnel, par qui sont programmés et ce à quoi sont vraiment destinés les travaux entrepris, ce matin aussi, sur la place, sous cette pluie, devant tes yeux et devant les miens. Ah, je vois bien, malgré le contre-jour un peu sommaire que tu as installé dans ton bureau, que tes yeux ne peuvent s’empêcher de cligner à cette évocation apparemment anecdotique ! Car, au fond – et qu’aillent au diable, auquel je ne crois pas non plus, les délires complotistes –, que sais-tu toi-même de la façon dont tu te retrouves infiltré en tes locaux-mêmes par ceux que tu crois avoir infiltrés ? Bon, là je blague un peu, mais à la marge. Tu verras bien, le moment venu, ce qu’il en est des prouesses des technologies, actuelles comme anciennes. En attendant, sait-on vraiment ce qui se passe à notre insu ? Et au tien ? Bref... »

- « Oui, bref, et au diable en effet vos délires ! Je n’ai vraiment plus de temps à perdre à écouter vos sornettes. Même si la prétendue romancière en vous imagine que, présentement, d’autres nous écoutent aussi ! Que toute pluie ou que tout chantier regorge de secrets que vous êtes la seule à savoir percer. Comme vous avez percé jadis le cœur de mon veuf de père. Admettons donc que vous êtes persuadée d’être une femme exceptionnelle. Je ne vous repose pas moins ma question, avant de vous prier de me laisser travailler : où donc voulez-vous en venir ? » s’enquiert de nouveau Distel. Mais, quoiqu’il en laisse paraître, il semble soudain et curieusement intéressé par la tournure de leurs échanges.

- « Eh bien voilà. Accepterais-tu tout d’abord de me dire ce que tu sais – même, et surtout, ce que tu ne sais pas – au sujet du meurtre de la vieille femme sur le Vieux-Pont, de celui de l’enfant au zoo, et de celui du couple à l’aéroport. Je sais ce que la presse en a dit : c’est d’elle que je tiens mes premières informations, mais elles sont lacunaires. Je sais aussi ce que le procureur et toi ne lui en avez pas dit, et là, cela m’intéresse beaucoup plus. Votre perplexité face à l’absence totale de pistes d’élucidation constitue selon moi l’un des principaux liens entre ces trois affaires apparemment si étrangères les unes aux autres. Mais il y a d’autres liens encore. Des cordes, dirais-je même. Et qui doivent des faits, des faits restés inexplorés. Je te demande donc de me relater les faits, rien de plus. Après quoi, et selon mes propres méthodes, je serai en mesure de mener une enquête à ma façon. En partant des faits, et en reconstituant le reste. Il va de soi que, le moment venu, je te ferai part de mes investigations et de mes résultats intermédiaires, ou plus définitifs. Et que je te laisserai te les approprier si elles concourent, comme je le subodore, à une conclusion commune. Je te demanderai peut-être un coup de main, à l’occasion. Tu vois, une fois de plus – même si tu n’as jamais voulu l’admettre depuis que, tu avais dix ans et j’en avais vingt-cinq, je suis apparue dans ta vie – je suis et je reste le lien entre les menaces du présent qui t’assiègent et les promesses, du passé ou du futur, qui peuvent t’en libérer. Je peux éloigner les premières et te rapprocher des secondes. Je l’ai déjà fait, il y a quinze ans, en t’encourageant de loin à rejoindre la gendarmerie. Aujourd’hui, j’ai une nouvelle recette. Tu as fait ton chemin sous l’uniforme, et j’attends maintenant que tu me parles des faits et puis des gens, pour mieux les intégrer à ma vision et pour agir comme je l’entends. A toi de

décider, je ne te veux que du bien ! », conclut-elle en allumant une nouvelle cigarette et en le remerciant du cendrier extrait tout à l'heure, avec réticence, d'un vague tiroir et que maintenant il rapproche d'elle en soupirant.

- « Et quels sont tes – je veux dire vos – intérêts en la matière si l'on admet, sans en informer bien sûr ma hiérarchie départementale, que j'accepte de coopérer à ces enquêtes parallèles ? »

- « Mes intérêts ? Eh bien, une fois les tiens préservés – j'y tiens, cela va de soi – : l'écriture d'un roman aux vocations de nouveau *best seller*, construit sur les données de départ que tu vas me livrer – et que j'aurais, cela va de soi, pris le soin de rendre anonymes – et sur celles que je récolterai par mes propres moyens. J'ignore à ce stade quelles vérités tout cela me permettra de révéler au grand public, et je ne te cache pas que je suspecte le pire – un pire que je te confierai le soin d'éviter, une fois que je te l'aurai désigné : je te laisse, tu vois, le beau rôle. Autrement dit, l'enquête que je vais mener va me procurer, entre autres, l'immense satisfaction de fournir à mon cher beau-fils, sur la scène officielle, l'occasion de résoudre les énigmes qui aujourd'hui le discréditent et d'être demain réhabilité aux yeux de l'opinion publique et de sa hiérarchie. Ne me remercie pas : je suis une romancière souvent cruelle, mais fondamentalement altruiste. »

Armand Distel se lève et s'en va coller le front à la fenêtre.

- « Les travaux avancent vite », commente-t-il. « Ils ont pratiquement terminé de creuser leur tranchée. Pour quoi faire, je n'en sais rien, en effet. Mais un gendarme ne peut pas tout savoir à l'instant 't'. Surtout à l'instant 't'. Eh bien, c'est d'accord. Au point mort où j'en suis ! Après tout, je ne risque rien à vous relater ce que le procureur et la presse savent et disent déjà. Même si je précise juste un peu le propos, en insistant peut-être sur ces objets disparus, sur ces récits lacunaires, sur ces zones d'ombre dont, par définition, il y a peu à dire, mais qui me turlupinent tant. Et en vain. Et que même la médecin légiste n'a pu éclairer, malgré toute sa belle expertise – une expertise d'une toute autre nature que la vôtre je présume. »

- « Sait-on jamais ? Mais à la bonne heure ! Tes intentions sont devenues excellentes, plus encore que je ne l'espérais après toutes ces années. Et je les salue comme telles, lieutenant Distel ! », s'esclaffe-t-elle sans malice. « Une telle posture augure au mieux de mon écriture. Ça rime aussi. Oui, nous allons bien rimer ensemble ! », et la joie semble la submerger, elle d'habitude si austère.

- « Du calme, chère madame. Pouvez-vous repasser en début d'après-midi ? Je reporterai un deux rendez-vous que j'ai, et je vous dirai ce que je sais, et même ce que je ne sais pas. Je compte sur votre discrétion à ce sujet. Mais, croyez-moi, je doute que vous parveniez à en savoir vraiment plus, à combler tous les vides. Même par l'écriture, puisque vous vous dites romancière. Ce dont je doute fort : je ne lis que des journaux, pas de temps pour les livres, mais je n'y ai jamais vu votre nom, pas même à la rubrique des *best-sellers*. En attendant, merci aussi de laisser ma sœur Simone étrangère à tout cela. Qui est du registre professionnel, et non pas familial. J'y tiens. Et j'y insiste. »

Un ciel voilé mais lumineux recouvre la place. Les cinq ouvriers africains, assis sur un parapet, font circuler une thermos de thé autour du chantier qu'ils ont ouvert tout au long de la matinée. Contemplant leurs gobelets, ils échangent quelques mots dans des langues qui n'appartiennent qu'à eux. Ils ont commencé à installer et fixer des câbles dans la tranchée, et ils semblent attendre les

consignes pour entreprendre la suite. Geneviève Lissac les salue d'un geste de la main, sans obtenir de réponse. Ils sont là, mais tellement ailleurs : pourquoi et comment se souviendraient-ils d'avoir croisé, au seuil de la brasserie, cette élégante sexagénaire en tailleur gris perle ?

En revanche, le jeune gendarme, toujours affecté à l'accueil de la Brigade, la reconnaît aussitôt, et il n'est pas quant à lui en manque de consignes.

- « Le lieutenant Distel vous attend. Je le prévient de votre arrivée. Vous connaissez maintenant le chemin de son bureau, je pense. »

Elle n'en est pas certaine, mais elle se guide en reconnaissant çà et là certains affichages repérés le matin, y compris les photos plus ou moins floues de quelques suspects ou fuyards recherchés dans le canton. « *Wanted dead or alive* », sourit-elle intérieurement. Et puis l'inénarrable trombinoscope de la Brigade, pyramidal comme il se doit, composé de photos-matons en couleur, et surmonté du portrait amidonné et dûment galonné de son beau-fils. Elle retrouve, en l'examinant, les traits qui l'avaient frappée lorsque son père, un peu mal à l'aise, le lui avait présenté – Armand allait fêter ses dix ans – : le menton déjà carré, les yeux bleus gris, à la fois farouches et timides, la tignasse blonde implantée bas au milieu et sur les côtés du front. C'est le même gaillard, toujours un peu sur la défensive – resté célibataire, de surcroît – qui l'attend l'air maussade au bout du couloir devant la porte de son bureau et qui l'invite à y entrer.

- « Café ? », lui propose-t-il en se dirigeant, sans attendre la réponse, vers la machine *Senseo* posée sur une armoire à classeurs.

- « Oui, merci, sans sucre. Alors ? »

- « Alors, en effet, la mairie est au courant des travaux sur la place. Mais elle n'en sait guère plus que l'autorisation donnée par ses services à une entreprise de sous-traitance. Il s'agirait de l'installation de câbles de fibre optique dans le quartier par un opérateur privé agréé. Mais nous, nous sommes déjà connectés, quoiqu'en débit médiocre par les bons soins du Ministère... »

- « Bon. Je vous suppose vigilants en la matière. Et, comme je te l'ai dit, je peux me renseigner par mes propres canaux à ce sujet. Mais je ne suis pas venu pour cela, même si... Enfin, bref... »

- « Oui, bien sûr. Mes trois fameux dossiers ! Ils sont là, devant vous. Rien de nouveau depuis ce matin, hélas. Sinon le rapport finalisé de la Police de l'Air et des Frontières sur l'identité des deux victimes de l'aéroport. Des activistes dotés d'identités falsifiées, comme je le presentais, mais dont la reconstitution détaillée a pris du temps. Bon. Que voulez-vous au juste savoir ? »

- « Eh bien, pour commencer : les faits, comme je t'ai dit ce matin. Juste les faits. Je me débrouillerai du reste. »

- « Que vous dites ! »

- « Ne veux-tu pas, pour une fois, pour la première fois de ta vie, enfin me tutoyer ? »

- « Il n'en est pas question ! »

- « Soit. Mais saches que ton père m'a aimée, autant même si autrement qu'il aimé ta mère. Il n'a jamais compris que tu me rejettes à ce point et que, à la différence de ta sœur, tu m'aies toujours refusé ta confiance. »

- « Vous étiez trop, comment dire ?... intrusive. Trop attachée à découvrir mes secrets d'enfant, puis d'adolescent. Ou à en donner l'impression. Je me suis protégé. C'était mieux ainsi. Mais vous voyez bien que je vous l'accorde aujourd'hui, ma satanée confiance, au point de vous ouvrir mes dossiers les plus confidentiels, sans même en informer ma hiérarchie ! »

- « Sans doute, mais as-tu vraiment le choix ? Je suis devenue, à ton grand dépit, ta dernière chance. Tu veux bien faire l'effort d'y croire, mais ce n'est que du bout des lèvres. Ceci étant, les journaux du jour, encore une fois, te mettent en cause, ils épinglent ta supposée incompétence. Le procureur de la République cache à peine son embarras. Bon, alors voyons donc cette première affaire », enchaîne-t-elle en soupirant d'impatience et en sortant calepin et stylo.

Armand Distel soupire à son tour et ouvre le dossier intitulé « Arlette Brunois ». Il résume les données en sa possession.

Il ressort de l'enquête de routine réalisée par sa Brigade qu'Arlette Brunois est une petite dame de soixante-dix-huit ans, veuve depuis dix ans, sans enfant, retraitée de l'administration des impôts, et domiciliée depuis quarante-trois ans dans le quartier des Epinettes. Son casier judiciaire est d'une absolue virginité. La concierge et les résidents de son immeuble la décrivent comme une personne discrète, un peu solitaire mais gentiment disponible – quoique sans excès – envers son entourage (par exemple pour relever le courrier ou arroser les plantes de ses voisins de palier pendant leurs absences, mais jamais pour se mêler de leurs éventuelles disputes). Depuis son veuvage, elle mène une vie rythmée par ses seules sorties matinales pour faire ses courses alimentaires, poster son rare courrier et – elle a toujours été et reste une grande liseuse – se rendre à la bibliothèque municipale, chez le marchand de journaux et parfois à la librairie du quartier. Ses voisins la décrivent aussi – ce que confirmera la médecin légiste dans les premières lignes de son rapport d'autopsie – comme une femme de petite taille, fluette et rendue particulièrement menue par une chronique, et probablement ancienne, anorexie mentale. Mais jamais malade pour autant, dotée même, de l'avis général, d'une santé de fer. Le vingt-et-un avril vers dix heures du matin, le fleuriste qui tient boutique près du vieux Pont des Rigoles la voit stationner sur celui-ci, « *comme si elle attendait quelqu'un ou quelque chose* ». A peine s'en étonne-t-il – Arlette Brunois se contente d'habitude de trotter dans le quartier avec son petit cabas à roulettes, ne s'arrêtant que dans les magasins, avant de regagner son domicile – qu'il la voit soudain s'effondrer sur la balustrade, puis glisser à terre. Il se précipite aussitôt avec quelques passants dont l'un, infirmier, constate une blessure au cou, qui saigne abondamment, et bientôt son décès. Arrivés sur place un quart d'heure plus tard, les pompiers observeront que les vertèbres cervicales ont été fracassées, l'artère carotide sectionnée et la moelle épinière transpercée, tout cela par un projectile qui a sans doute terminé sa course dans la rivière, et ils confirmeront qu'Arlette Brunois n'a évidemment pas survécu à une aussi fatale blessure.

- « Nous avons la chance de bénéficier avec la doctoresse Béatrice Diméola », précise alors Distel, « d'une des meilleures médecins légistes assermentées qui soit, non seulement dans le canton, le département et la région, mais aussi au plan national. J'ai déjà eu la chance de bénéficier, pour d'autres enquêtes, de ses éclairages les plus déterminants. Et j'ai consulté, sur *internet*, plusieurs articles et communications qu'elle a livrés sur des sites scientifiques internationaux. Je lui ai rendu visite le soir même du décès de madame Brunois. Elle a précisé les premières observations des pompiers. Elle m'a surtout confié que le projectile qui avait aussi aisément traversé de part en part le cou si gracile de la victime ne pouvait pas provenir d'une arme à feu : il n'y avait pas de trace de brûlures sur les chairs atteintes ni d'autres signes spécifiques liés aux calibres, toujours plus réduits, des armes de poing. Je lui ai confirmé que personne n'avait entendu de coup de feu, qu'aucune douille n'avait été retrouvée. Nous avons convenu que rien ne pouvait donc faire penser non plus à l'usage d'un silencieux. Je l'ai sentie troublée, et nous sommes restés un long moment dans son

laboratoire à nous perdre en conjonctures, comme on dit, sur les causes et les circonstances du meurtre – car c'en était bien un – de la brave et si menue petite dame. »

- « Fort bien, cela me suffit à ce stade », commente Geneviève Lissac au bout d'un long silence qu'elle consacre à considérer Armand Distel avec la plus extrême attention. Elle tire alors un trait horizontal sur son calepin, et en tourne plusieurs pages. « Voyons donc ce qu'il en est de l'affaire suivante, survenue le lendemain, si je ne me trompe pas. »

- « Oui, le vingt-deux avril, soit le lendemain, vers dix heures du matin aussi. » Le visage d'Armand Distel s'assombrit, une sève sensible remonte des profondeurs. « Mais tellement plus poignante encore », et à cette évocation sa voix chevrote presque, la sève secrète des avancées de larmes.

- « Bien, bien, je comprends ton émotion. Les journaux, la télévision et les réseaux sociaux n'ont pas lésiné sur la dramaturgie, non plus. Mais ce ne sont pas tes sentiments qui m'intéressent ici. Seulement les faits. S'agissant d'un enfant, du respect dû à ses parents, sa famille, son institutrice, ses camarades de classe, je comprends que tu aies déclaré à la presse vouloir t'astreindre à la réserve, à la discrétion. A la pudeur, as-tu même ajouté. Mais encore ? Si tu veux vraiment que je t'aide... »

- « D'accord, d'accord ! Eh bien voici les faits, comme vous dites. Le petit William Letellier, âgé de dix ans, visite le zoo municipal avec toute sa classe. Leur institutrice, Sylvie Le Bronnec, a préparé cette sortie pédagogique depuis plusieurs semaines. Bestiaires, lectures, fiches techniques sur les aires de vie, les mœurs, l'alimentation des animaux qu'ils vont voir. Madame Le Bronnec, très appréciée des parents et des enfants, un peu moins de ses collègues de l'école élémentaire Paul Langevin, est une adepte des pédagogies actives et collectives. « Coopératives », même, a-t-elle ajouté – car je l'ai rencontrée – devant la directrice de l'école ».

- « Tu ne fréquentes que des femmes admirables, mon cher Armand. A l'exception de ta belle-mère... »

- « Moquez-vous ! Donc cette maîtresse, car c'en est une, aime faire travailler les enfants sur des projets partagés, menés sur la durée avec la participation de tous, et elle a aussi tendance à faire exploser le budget fournitures attribué à l'établissement – d'où sa réputation mitigée dans la salle des maîtres –, notamment du fait de commandes groupées d'ouvrages que, en bonne militante de l'école publique, elle se refuse à faire acheter aux parents. Bref, ce matin-là, toute la classe, une trentaine d'élèves enthousiastes pénètre dans le zoo en piaillant et se retrouve bientôt devant le vaste enclos des chimpanzés, leurs vedettes. Ceux-ci, cabotins comme on les connaît, répondent aux cris frénétiques des enfants en multipliant les cabrioles, les sauts de rocher en rocher, les acrobaties dans les arbres. Le vacarme est à son comble, et personne ne remarque de prime abord que le petit William vient de s'écrouler en portant les mains à ses yeux. Ce n'est que lorsque Sylvie Le Bronnec parvient à rétablir le calme en annonçant la visite aux perroquets d'Amazonie qu'on le découvre à terre, hurlant, convulsant, le visage en sang, puis ne bougeant plus. On se précipite, l'institutrice écarte les mains de l'enfant, pousse un cri d'horreur et s'évanouit. Quelques adultes présents, rejoints par un gardien de zoo, s'approchent de la scène et décident aussitôt d'éloigner les enfants en panique en les canalisant vers l'enclos adjacent, celui des girafes. Qui restent placides, alors que les singes redoublent quant à eux d'excitation et de criailles affolées devant cette agitation humaine. On appelle les secours, et cette fois-ci encore les pompiers sont les premiers à se présenter. Pour constater le décès de l'enfant et, circonstance terrifiante, le percement de son œil gauche par un projectile qui lui a traversé tout le crâne. Il y a en effet un orifice au niveau postérieur

du lobe occipital, avec tout autour des fragments d'os et de cerveau, bref des dégâts considérables et d'emblée létaux. Mais toujours pas de traces de brûlure, me précisera de nouveau le docteur Diméola, le soir-même, après avoir procédé à l'autopsie sur réquisition judiciaire en urgence. »

- « Les parents ? », s'enquiert Geneviève Lissac, nullement émue.

- « Effondrés, bien sûr. J'ai été chargé, vers midi, de leur annoncer la terrible nouvelle, avec mes pauvres mots. C'est ce que je déteste le plus dans mon métier, surtout lorsqu'il s'agit d'un enfant... ». Les larmes menacent de faire leur retour.

- « Je veux dire : couple dysfonctionnel ? Leur connaît-on des ennemis ? Existence de querelles ou de jalousies au sein de la famille ? Ont-ils reçu des menaces ? »

- « Non, rien de tout cela à la lumière de nos investigations ! Trois enfants sans problèmes. Mère au foyer, satisfaite de l'être. Père permanent syndical dans l'industrie agro-alimentaire, apprécié de ses anciens collègues et même des patrons. Au total, et d'après les témoignages des grands-parents, eux aussi démolis, le couple est plutôt uni, très famille-famille, ils aiment fêter largement et joyeusement tous les anniversaires, même ceux des cousins, avec de grandes tablées ouvertes aux voisins. »

- « Bien. Sinon : mains courantes, fichier des PV et des amendes, casier judiciaire ? »

- « Rien de spécial non plus. Un excès de vitesse de dix kilomètres-heure de la mère, il y a deux ans : elle était en retard pour récupérer sa fille aînée au cours de danse. Et une plainte déposée à l'encontre du père, en février dernier, pour refus de serrer la main du ministre, Hervé Gessler, au Salon de l'Agriculture. Mais celui-ci a finalement fait retirer la plainte que son cabinet avait cru bon de déposer en son nom. »

- « Je vois. »

- « Il n'y a rien à voir. C'est ainsi. La Brigade est aussi un Bureau des plaintes. Mais à propos de délit, si c'est vraiment ça qui vous intéresse, sachez qu'un épicier qui tient boutique près de l'école, un certain Maxime Legros, a tenu à venir de lui-même m'informer, après avoir lu la presse, qu'il avait du réprimander le matin du drame quelques enfants dissipés du groupe classe en route pour le zoo : ils avaient, au passage, tenté de chaparder des pommes sur son étal. Parmi eux le petit Letellier, a-t-il cru se souvenir quand il a vu sa photo dans le journal, mais il n'est sûr de rien. Il les a engueulés pour la forme, m'a-t-il raconté, et puis il les a laissé partir. De là à imaginer que ce Legros aille ensuite sauvagement régler son compte au gamin dans le zoo ! Pour une pomme ! De toutes façons, je l'ai fait vérifier, à dix heures il était bien à sa boutique, où il prenait livraison d'une cargaison de légumes ».

- « Des pommes, je vois... »

- « Mais puisque je vous dis qu'il n'y a rien à voir ! C'est fou le nombre de gens qui nous font perdre du temps en voulant se rendre intéressants dans ce genre de circonstances ! Sans doute en espérant se voir cités dans les journaux, interviewés peut-être, héros d'un jour de leur pâté de maisons ! Dans l'affaire Arlette Brunois, c'est un libraire de son quartier, le quartier des Epinettes, qui a voulu pour sa part me faire savoir, dès le lendemain après-midi, qu'elle était l'une de ses fidèles clientes, et puis rien d'autre que je ne sache déjà sur elle ! Après quoi, m'ayant tout dit, il a voulu à son tour me faire parler de l'enquête. J'ai dû l'éconduire. »

- « Soit. Le nom du libraire, à toutes fins utiles ? »

- « Si vous y tenez ! » Il fouille dans le dossier qu'il avait refermé tout à l'heure. « Jean Tricoire. La librairie qu'il tient s'intitule « L'Arbre à Lettres ». Pour cause de tendance plus ou moins écolo, m'a-t-il expliqué. Mais il vend tous les styles de littérature, il faut bien vivre, et puis le rôle social des

libraires, etc. Un sacré bavard, donc, qui n'avait pas grand-chose à me dire mais qui tenait à me le faire savoir. »

- « Bien noté, merci. »

Elle a noté de même le nom de Maxime Legros. « *Quelle potentielle fouille-merde !* », Armand Distel se dit-il en la voyant procéder. Un jugement plus critique qu'anxieux. Il s'agace de revivre dans son bureau ce comportement de sa belle-mère à son égard qu'il a connu et subi pendant la fin de son enfance et, surtout, pendant toute son adolescence. Non seulement elle surveillait la moindre de ses lectures – heureusement, à l'époque déjà, il lisait peu – mais, à coup sûr, elle inspectait aussi sa chambre en son absence. Et son père qui voyait mais se taisait, qui laissait faire... Voici qu'elle le considère avec son petit sourire en coin, comme si elle devinait une fois de plus ses pensées. Elle allume une cigarette, et se lève pour aller chercher elle-même le cendrier. Quand elle se rasseoit, son sourire a gagné l'autre coin de sa bouche.

- « Et que t'as donc appris d'autre ta chère Béatrice Diméola sur l'origine de la blessure, après avoir examiné le corps du petit ? »

- « Pourquoi 'ma chère' Béatrice Diméola ? », relève Distel en tripotant un crayon-gomme et en rougissant un peu. « Eh bien, ce qu'il y a sans doute de plus effrayant, et de plus déstabilisant pour ce qui me concerne, ce sont les analogies avec le meurtre d'Arlette Brunois. Même puissance et même précision du tir ayant entraîné la mort : dans le maigre cou de la vieille dame, comme dans l'œil de l'enfant, avec un projectile 'transfixiant', comme elle dit dans son jargon. C'est-à-dire qui traverse le corps et puis qui en ressort, si j'ai bien compris. Même calibre apparent, d'environ un centimètre, apparemment à quatre pans, et ne laissant pas de traces de brûlures sur les chairs, ce qui, encore une fois, exclut une arme à feu, même dotée d'un silencieux. Ou même, Béatrice et moi – je veux dire le docteur Diméola et moi – y avons aussi pensé, un rayon laser ultra-puissant. Il s'agit donc d'une sorte de flèche. Mais, je le répète, puissamment et précisément propulsée. Et puis surtout : disparue dans la rivière, s'agissant de madame Brunois ; égarée dans l'enclos des singes, s'agissant du petit William, des singes en plein charivari et qui ont dû la réduire en miettes, l'administration du zoo nous a d'ailleurs interdit d'imaginer qu'on puisse l'y rechercher. Quoiqu'il en soit, et pour répondre à votre question, Béatrice avoue n'avoir que rarement rencontré de causes aussi indéchiffrables de décès dans toute sa carrière de médecin légiste. »

- « Une flèche spéciale, je vois... En attendant, je vois aussi que Cupidon t'en a décoché une belle, me semble-t-il. Bon, c'est parfait. J'en sais assez pour l'instant sur le cas du petit William. Passons pour finir aux deux derniers assassinats. »

- « Alors là, c'est tout autre chose ! Avec cette nouvelle affaire, il y a du plus lourd encore. Du lourd qui risque pour le coup, bien plus que vos insinuations déplacées, de mettre un terme définitif à ma carrière. Jugez-en – pour autant que vous puissiez juger avec objectivité quoi que ce soit me concernant. C'est donc le lendemain, soit le vingt-trois avril – mais, j'y pense maintenant..., à dix heures du matin également... Bref, la scène se déroule à l'aéroport, au stand d'enregistrement des passagers. Un jeune couple se présente, chacun avec sa petite valise à roulettes, pour s'envoler à destination de Tel Aviv. Ils tendent à l'hôtesse de sol de la compagnie aérienne leurs billets et leurs passeports. Ils sont souriants, concentrés, presque tendus, amoureux sans doute. Les témoins ne manquent pas : tant au vaste rez-de-chaussée que dans les coursives qui surplombent l'alignement des stands et qui desservent un bar, un restaurant, l'accès aux salles de repos *VIP*, aux salles de prière et à différents locaux administratifs. Et tous leurs récits concordent. Alors que le couple, main

dans la main, observe ses bagages s'éloigner sur le tapis roulant et cherche des yeux l'escalator menant à l'embarquement, le jeune homme pousse un cri, porte les mains à sa poitrine et s'effondre devant le guichet. La jeune femme, affolée, s'agenouille à ses côtés, le sollicite, lui relève la tête, la pose sur ses genoux, appelle de l'aide. Mais elle tréaille à son tour, se cambre en poussant un hurlement horrible, et s'affale sur le dos aux côtés de son compagnon inerte. Avant que nul n'ait pu réagir et intervenir, ni même prendre conscience de ce qui vient de se passer, quatre hommes surgissent dans les lieux. Vêtus de costumes sombres, masqués jusqu'au nez et dotés de lunettes noires, ils s'emparent des deux corps, vérifient dans leurs poches la présence de leurs passeports et, bousculant brutalement passants et agents de sécurité, ils foncent vers la sortie et les évacuent dans une large berline aux vitres fumées, dépourvue de plaques d'immatriculation, qui stationne devant le hall d'entrée et démarre en trombe. Fin du film. »

- « Impressionnant ! Efficace et professionnel ! Et que sait-on des victimes ? »

- « Tout d'abord leurs noms, par les cartes d'embarquement qui viennent de leur être délivrées et qu'on retrouve à terre, maculées de leur sang. Ils figurent aussi, avec la date d'achat des billets et quelques informations mineures, sur l'ordinateur de la compagnie aérienne. A savoir : Ricardo Léocorditz et Béragère Navarro. »

- « Intéressant. Très intéressant. Tu en as appris plus sur eux ? »

- « Oui, bien sûr. Lui, vingt-cinq ans, elle vingt-quatre. Etudiants tous deux en sciences sociales. Connus depuis peu des services de sécurité intérieure comme militants juifs à la fois anti-djihadistes et pro-palestiniens. Pacifistes et partisans. Activistes absolus, mais aux profils politiques quelque peu complexes. Ambigus, selon le procureur. »

- « C'est le moins qu'on puisse dire... L'arme ou les armes employées ? »

- « Nul ne sait. Aucun coup de feu n'a été entendu, et... »

- « Et ta Béatrice, bien entendu, s'est fait cette fois-ci subtiliser les corps ! »

- « Bien entendu. Pas de réquisition judiciaire envisageable pour venir m'aider. Et cessez avec ces 'ma Béatrice', s'il vous plait ! Les faits s'étant déroulés sur mon territoire de compétence, j'ai évidemment été chargé de cette nouvelle enquête impossible. Avec une foule de témoins à retrouver et interroger, dont plusieurs évanouis dans leurs avions peu après les faits. Et pour cette enquête-ci, plus encore que pour les deux autres, je suis depuis bientôt deux semaines dans une impasse absolue. D'où les sarcasmes de la presse, et les froncements de sourcils de ma hiérarchie. On commence à évoquer l'hypothèse de mon dessaisissement au profit de la Brigade Départementale de Renseignement et d'Investigation Judiciaire, et aussi celle de ma rétrogradation. Et... »

- « Oui, Simone m'en a parlé. C'est donc là que j'interviens, cher Armand ! ».

- « Je redoute le pire. Mais j'insiste sur un point : le docteur Diméola n'est pas 'ma Béatrice'. »

- « Tu veux dire : la doctoresse ? Oui, bien sûr, pas encore. Raison de plus pour garder ton poste en même temps que ton calme. Et... Et c'est bien là, je le répète, que j'interviens, mon petit Armand ! ».

De faction à l'interface du trottoir et du hall, le gendarme sans âge qui ouvre la porte à Geneviève Lissac pour la laisser sortir se lance dans un monologue fervent dont il ressort qu'il se glorifie à titre

quasi personnel de l'achèvement de la connexion des lieux par la fibre optique. Mais c'est plus au bénéfice de son propre *smartphone* que dans l'intérêt du service, se dit-elle. Un moment figés sur le seuil, ils constatent tous deux que, sur la place, aucune trace des travaux de la journée ne subsiste. Tranchée rebouchée, grille d'accès et dalles du trottoir réajustées, plus d'engins et de camionnette en vue. Comme s'il ne s'était rien passé.

- « Le responsable des travaux vient de passer nous dire que son équipe s'était chargée de fournir l'accès, mais qu'il ne relevait pas de son service de nous installer les matériels et les logiciels. Moi, je ne sais pas qui décide de quoi. D'autant qu'il y a déjà des ordinateurs dans toutes les pièces, sauf aux toilettes ! ».

- « Eh bien voilà l'occasion de les en doter ! D'y poser micros et caméras, que sais-je ? Non, je blague ! Quoique. Nombre de secrets d'enquête se refont une beauté dans les toilettes. Non, je blague encore ! »

Mais il ne l'écoute pas vraiment. Une jeune femme qui achève de traverser la place d'un pas vif se présente à la porte de la Brigade.

- « Toujours alerte, à ce que je vois, docteur Diméola ! », et il s'efface devant elle tout en la saluant comme dans un film d'époque. On le devine plus troublé que complice. « Bon courage pour la rédaction de vos rapports, docteur ! Si vous restez à travailler tard, n'oubliez pas d'éteindre l'ordi et la lumière en sortant ! »

- « Diantre, elle est vraiment très belle ! », se dit Geneviève Lissac. Le teint bistré de l'italienne, la longue chevelure brune aussi, et ces yeux verts, et ces jambes ! Cette démarche, cette posture ! « Trop belle pour toi, mon pauvre Armand ! », ajoute-t-elle *in petto* en pensant à lui avec un soupir affligé.

Rebroussant chemin, elle suit la trentenaire dans le hall, la rattrape et se présente.

- « Geneviève Lissac. Enchanté de faire votre connaissance. Le lieutenant Distel m'a beaucoup parlé de vous. Je pense que nous aurons bientôt l'occasion de nous revoir. »

- « Ah oui ? Et à quel propos ? Je suis très occupée, voyez-vous, et je ne reçois que sur rendez-vous. Sinon, ce sera évidemment avec plaisir... ». Evidemment. Elle sourit pour la forme, mais elle repousse sur le fond. Pas commode, la bougresse ! On devine ses mâchoires. Oui, mais quel timbre de voix ! Des petits cailloux roulés dans du miel.

- « A quel propos ? Oh, vous verrez bien, docteur, vous verrez bien ! Demain soir, peut-être. Ou sinon un peu plus tard. Mais bientôt, soyez en certaine », confirme Geneviève Lissac sans se laisser impressionner. Après quoi elle parvient enfin à sortir de l'immeuble de la Brigade pendant que Béatrice Diméola, exhibant son agacement pour l'édification des gendarmes présents, poursuit son chemin vers l'ascenseur en haussant les épaules et en levant les yeux au ciel.

Un rayon de soleil déjà vespéral vient exciter la moire de son tailleur gris. Elle consulte le GPS de son téléphone. Elle repère l'école primaire du petit Letellier – la presse en a abondamment fourni l'adresse – puis le zoo, et enfin le trajet le plus probable pour aller de l'une à l'autre. En s'y rendant maintenant, et en le suivant depuis l'école, elle finira bien par découvrir l'épicerie de Maxime Legros.

Un quart d'heure plus tard, elle l'aperçoit en effet. Sa boutique est à deux rues du zoo, et il est en train de rassembler ses cageots avant de les rentrer. Contrairement à son patronyme, c'est un petit monsieur tout maigre, mais doté d'une imposante pomme d'Adam et d'un regard d'épervier. La

cinquantaïne bien entamée. Il ne doit plus se faire guère d'illusions sur sa capacité à camoufler sa calvitie à l'aide d'une longue mèche de cheveux qui s'obstine, dès qu'il bouge la tête, à lui tomber sur les yeux. Or justement il la bouge, avec l'air de celui qui n'entend pas être dérangé. Or justement elle le dérange.

- « Monsieur Maxime Legros ? »
- « Oui, c'est pourquoi ? Si vous voulez des fruits ou des légumes, c'est maintenant ! »
- « C'est pour les fruits, en effet. J'ai su par les journaux comment vous vous êtes montré généreux envers ce pauvre petit William. »
- « Parce que les journaux ont parlé de ça ? Première nouvelle ! »
- « Oui ». Bien entendu, il n'en est rien. Seul Armand Distel lui a révélé la séquence. « Recevoir de vos mains le don d'une pomme juste avant sa mort, quel symbole, tout de même ! »
- « De mes mains, de mes mains : des siennes, oui, plutôt ! Lui et ses copains se sont servis tous seuls. Mais enfin, qui êtes-vous ? Vous voulez m'acheter des pommes, c'est ça ? Et peut-être même que je vous les offre ? ». Observant de biais le tailleur, l'impeccable chignon et le fin maquillage un peu haute-société de Geneviève Lissac, il vacille un instant devant le charme bourgeois de cette étrange cliente tout en se révoltant à l'idée – son idée ! – de lui offrir quoique ce soit.
- « Ne faites pas le faux modeste, monsieur Legros ! Je ne suis qu'une admiratrice de passage, je vous l'ai dit. J'ai été touchée par votre geste envers cet enfant. » Maxime Legros n'est pas loin de succomber à la tentation et d'accepter les hommages de cette séduisante sexagénaire. Il décide même, réflexe commerçant, d'en rajouter un peu dans la balance.
- « Vous me trouveriez plus généreux encore si vous saviez que je connais son père. Nous sommes nombreux, les commerçants du coin, à le connaître, vu qu'il habite avec sa famille tout près d'ici. C'est d'ailleurs pourquoi je n'ai pas hésité à commencer par réprimander le gamin avant de lui laisser sa pomme. Puis, pour ne pas faire de jaloux, j'ai offert à ses copains les pommes qu'ils m'avaient eux aussi chapardées. »
- « Il y a un problème avec le père ? »
- « Et pas qu'un peu ! Sous prétexte qu'il est devenu une huile syndicale de l'industrie du semi-gros et de la distribution – après avoir commencé tout en bas, hein, comme cariste –, ce Letellier s'est récemment permis de se faire du vent sous la queue en refusant de saluer monsieur Gessler, le ministre de l'Agriculture. Au risque de fragiliser toute la profession, en particulier les petits comme moi, et ceci au beau milieu des négociations tarifaires où nous pesons déjà bien peu devant les grandes surfaces !
- « Je comprends... »
- « C'est trop facile, voyez-vous, de jouer au révolutionnaire quand on ne risque rien soi-même ! Alors c'est bien parce que le petit n'est pas responsable des conneries de son père que je me suis retenu de lui flanquer une taloche. »
- « Ce qui vous honore, cher monsieur Legros, ce qui vous honore ! D'autres, à d'autres époques, n'auraient pas hésité à imaginer de pires châtiments. »
- « Ah oui, comme pour la pomme d'Adam et Eve ! », rigole-t-il.
- « Non, ce n'est pas à cette pomme-ci que je pensais. Mais, à propos, votre propre pomme d'Adam force le respect ! »
- « Vous trouvez ? », se rengorge-t-il en se caressant l'organe en question. Puis, après un temps de réflexion : « Allez, je vous les offre à vous aussi, vos fruits ! Ce n'est pas tous les jours que des belles personnes comme vous s'intéressent à nos réalités, à nous-autres. »

- « Non, non, je vous remercie, je ne suis pas venue pour acheter des fruits. Mais je vois bien que vous êtes un aussi brave homme que la presse et la gendarmerie l'ont dit. »
- « Ah ? La gendarmerie le dit aussi ? »
- « N'avez-vous pas récemment rendu visite au lieutenant Distel ? »
- « Oui, en effet. Mais qui êtes-vous donc pour le savoir ? »
- « Je vous l'ai dit. Une admiratrice de passage des braves hommes comme vous. Pendant que j'y suis, et puisque vous connaissez bien les commerçants du quartier des Epinettes : la librairie « L'Arbre à Lettres », c'est bien celle qui se trouve un peu plus bas, à proximité du vieux pont des Rigoles ? »
- « Ah oui, celle de 'Jean l'intello' ? Oui, c'est bien cela. A côté du fleuriste. Bon courage si vous allez lui acheter des livres. Quel bavard que ce collègue ! »

- 4 -

Geneviève Lissac rentre chez elle, où personne ne l'attend. Plus de mari depuis bientôt dix ans – ce n'était pas faute, pourtant, de lui avoir déconseillé ce soir-là de prendre sa moto après un troisième joint d'herbe suisse ! Et puis, grâce à la vente du magasin et des stocks effectuée dans les six mois ayant suivi son décès, leurs trois enfants trentenaires sont désormais bien établis : les deux garçons à l'étranger et la fille, la benjamine de la fratrie, trisomique, en internat spécialisé. Sans parler d'Armand, qui a maintenant dépassé les quarante ans et qui mène sa barque sans jamais lui faire signe, ni de sa sœur aînée, qui ne se manifeste plus que par une carte de vœux aussi chaleureuse que conventionnelle à chaque nouvel-an mais qui accepte de lui parler au téléphone chaque fois qu'elle l'appelle. N'ayant donc plus personne avec qui partager sa vie, ni même un simple repas familial ou amical de temps à autres, elle a fini par apprivoiser sa solitude, principalement grâce à l'écriture. Elle se contente de son petit deux-pièces avec balcon en périphérie résidentielle. L'ameublement en est spartiate – « scandinave », préfère-t-elle dire – , strictement utilitaire, mis à part un vieux fauteuil club en cuir craquelé, hérité de son père et réservé à ses lectures approfondies. Le reste de l'espace disponible se compose, du plancher au plafond, de rayonnages où se pressent, aussi bien classés sinon mieux soignés que dans une bibliothèque académique ou un service d'archives départementales, mais pas toujours indemnes de poussière, d'impeccables alignements de livres et de dossiers documentaires dûment étiquetés, par thèmes et par dates. Dans la « pièce à vivre », un bureau de chêne clair accueille un ordinateur portable jumelé à une petite imprimante laser. Et dans un recoin, sous une fenêtre à guillotine, se devine une kitchenette dotée d'une tablette rétractable sur laquelle elle dépose l'omelette nature et la tisane qui composent ce soir son repas (on aperçoit sur une coupelle un quatuor de kiwis que Maxime Legros, malgré ses protestations, a tenu à lui offrir).

Après quoi, vaisselle vite expédiée et dents brossées, elle rejoint sa chambre, tapissée d'ouvrages elle aussi, et s'allonge sur son lit monoplace après avoir cherché et prélevé l'un d'entre eux, consacré à l'histoire des armes portatives, de l'âge des cavernes à celui des sites *internet*. Une heure plus tard, programmant sur son téléphone un réveil assez matinal, elle éteint la lumière et s'endort assez vite en se repassant en mémoire les rencontres de la journée et en tentant d'en anticiper les suites. Tel

est l'ordinaire apparent et guère trépidant de l'existence de Geneviève Lissac, lovée dans sa douillette solitude suburbaine.

On la retrouve le lendemain, attablée dans un café près du vieux pont devant une tartine beurrée et une moche théière en porcelaine blanche. Elle attend et surveille l'ouverture de la librairie « L'Arbre à Lettres », de l'autre côté de la rue. Le fleuriste adjacent a déjà fini, pour sa part, de déployer ses pots et ses bouquets tout du long de sa devanture et il entreprend d'arroser son pavé intérieur. Un pâle soleil aventure ses rayons à travers la canopée des paulownias en fleur qui ombragent les trottoirs et la chaussée. Mais la librairie, doit-elle constater – ou, plutôt, vérifier – n'ouvrira qu'à dix heures et elle se résout à commander une seconde théière, nonobstant la médiocrité du breuvage à base de sachets industriels qui a hélas déjà composé la première (conformément à ce que l'immense majorité des bistrotts, semblant tout ignorer de l'option des thés en vrac, ont coutume d'imposer à leurs clients). Ce qui lui laisse le temps d'observer, non sans étonnement, la double arrivée d'une escouade d'ouvriers africains, les mêmes que la veille, et de la camionnette chargée d'outils de chantier, les mêmes aussi. Et bientôt : l'engagement d'une creusée de tranchée tout aussi similaire.

A peine le rideau de la librairie est-il levé, et sa porte déverrouillée, qu'elle règle ses consommations, traverse la rue et pénètre dans les lieux dans un cliquetis de bambous balinais (elle a salué au passage les ouvriers déjà attelés à leurs marteaux-piqueurs, mais ceux-ci ne l'ont pas plus reconnue qu'ils ne l'ont saluée en retour : elle est certes vêtue ce matin d'un pantalon beige et d'un blouson de velours vert, mais cela n'explique décidément pas tout).

- « Eh bien, ma première cliente du jour semble bien pressée ! », commente le libraire en lui décochant le plus avenant de ses sourires. Mais Geneviève Lissac a choisi d'afficher une toute autre humeur.

- « Moins pressée qu'impatient de vous entendre. A quoi jouez-vous donc, monsieur Tricoire ? »

- « Comment ?... », blêmit-il un peu en ravalant dans l'instant ses amabilités de principe. « Qu'est-ce qui vous permet ?... De quel 'jeu' parlez-vous ? Et qui êtes-vous donc pour m'aborder sur ce ton ? ».

Vêtu d'un pull-over ras-du-cou à grosses mailles et d'un pantalon de lin, il complète l'allure de l'« intello » annoncée par Maxime Legros par une tendance du même ordre à placer ses lunettes dans sa chevelure – qu'il a grisonnante, épaisse et abondante – bien plus souvent que sur son nez – qu'il a aussi fin que celui de John Lennon – et devant ses yeux – qu'il a bistre et moins problématiques que ceux de Jean-Paul Sartre ou de David Bowie. Haussant la voix pour couvrir le crépitement des marteaux-piqueurs qui l'a conduit malgré tout à refermer la porte derrière elle :

- « Si vous devez être à coup sûr ma première cliente, j'ai déjà hâte, à mon tour, d'accueillir les suivantes ! », grince-t-il en bombant le torse.

- « Ah, quel admirable sens de la répartie ! Mais foin des salamalecs entre nous. Qui suis-je donc ?, me demandez-vous. Vous vendez sans doute mes livres et, pour autant, vous ne me 'remettez pas', comme on dit ! Quelle ingratitude ! »

Elle s'avance dans la boutique, s'en va explorer les piles d'ouvrages exposées sur les étals et finit par repérer celle qu'elle cherche. Elle en prélève l'exemplaire du dessus, lui en montre le titre, *'Lasse des*

carreaux, le nom de l'auteure, *'Fabienne Juda'* et, le retournant, lui met sous le nez la quatrième de couverture de la jaquette, où figure sa photo en mode portrait.

- « Et là, vous ne me reconnaissez toujours pas ? C'est sous mon pseudonyme habituel que j'ai écrit et récemment publié ce *best-seller*, avec son titre façon *Poulpe* : *'La petite écuyère a cafté'*, *'Nazi dans le métro'*, vous vous souvenez de ces titres ? Vous en écoutez à coup sûr une dizaine de *'Lasse des carreaux'* par jour, mais vous ne savez pas qui je suis ! »

- « A vrai dire, maintenant que vous attirez mon attention... Alors, dans ces conditions, tout l'honneur est pour moi ! Vous êtes ici comme chez vous. »

- « Oh, je vous en prie, cessez ces pantomimes ! Je vous repose ma question : à quoi jouez-vous donc, cher monsieur Tricoire ? »

- « Mais enfin, c'est une obsession ! De quoi diable voulez-vous parler ? »

- « Je ne sais si le diable a sa place ici. Mais ne me dites pas que vous n'avez pas fait le rapprochement ! »

- « Quel rapprochement ? Avec quoi ? Avec qui ? Avec vous ? »

- « Précisément. Ou plutôt, et pour commencer, avec Arlette Brunois. »

- « Arlette qui ? »

- « Voilà que vous recommencez à faire l'imbécile ! Arlette Brunois, votre fidèle cliente, celle dont vous êtes allé vous enquêter à la gendarmerie, le lendemain de son meurtre, auprès du lieutenant Distel. »

- « Ah oui, la petite dame tuée tout près, sur le pont des Rigoles. Une assez bonne cliente en effet, grande lectrice et friande des nouveautés que je pouvais lui recommander. Quelle histoire ! Mais je ne suis pas allé 'm'enquêter' de quoique ce soit, comme vous dites. Juste apporter mon témoignage et ma contribution, à toutes fins utiles pour l'enquête. »

- « Délicate attention ! Un tel civisme force le respect. »

- « Mais comment savez-vous que je suis allé à la gendarmerie ? »

- « Une simple déduction. Un rapprochement, vous dis-je. Car voyez-vous, et pour commencer, il se trouve que la 'petite dame', comme vous l'appellez, est morte tout comme décrit aux pages 121 à 123 de mon roman. Semblant attendre quelqu'un – en réalité un ancien amant à elle, jadis rencontré dans l'armurerie de son défunt époux – mais l'attendre en vain, dépitée, sur un vieux pont semblable en tous points à celui des Rigoles. Puis foudroyée en ce lieu par le tir très précis et très fatal d'un carreau d'arbalète parti se perdre dans la rivière après lui avoir transpercé le cou. C'est exactement la scène que j'avais imaginée dans mon roman et telle qu'elle s'est concrétisée dans la réalité aux dépens de cette bien innocente lectrice. Voici le premier rapprochement. »

- « C'est bien possible, et alors ? Tout d'abord, ça va de soi, je ne lis pas tous les livres que je vends. Même les *best-sellers*, même le vôtre. Ensuite, s'agissant de cette dramatique affaire, quel rapport entre cette pauvre dame et moi ? Et, dirais-je, entre elle et vous ? Enfin et surtout : entre vous et moi ? »

- « Vous me décevez, Tricoire ! On m'avait dressé de vous le portrait d'un homme plus bavard. Arlette Brunois n'était certes pas votre ancienne maitresse... »

- « Très drôle ! »

- « ... mais vous admettez qu'elle était l'une de vos fidèles clientes, pas vrai ? »

- « Fidèle, je ne sais pas. Elle fréquentait aussi beaucoup la bibliothèque municipale. Mais peut-être bien m'était-elle malgré tout fidèle, comme vous dites. »

- « Bien sûr que oui ! Vous venez même de me concéder peu ou prou que c'est ce que avez déclaré au lieutenant Distel pour justifier votre démarche auprès de lui. Et voici le deuxième

rapprochement : je suis persuadée qu'elle a acquis mon livre chez vous, peut-être même sur vos conseils avisés. Or je vois près de votre caisse un présentoir rempli de marques-pages à l'enseigne de votre librairie. Vous en avez sans doute glissé un dans son exemplaire le jour de son achat. Vous avez alors craint que les gendarmes ne le découvrent dans son sac ou à son domicile. Et que, finissant peut-être par constater la similitude entre mon roman et les circonstances de sa mort, ils ne viennent d'eux-mêmes vous poser d'embarrassantes questions. Des questions porteuses d'un possible et troisième rapprochement que, pour des motifs encore obscurs à mes yeux, vous pourriez redouter. Ce pourquoi, j'y reviens, prenant les devants, vous êtes allé rencontrer le lieutenant Distel, vous 'enquérir' – je le maintiens – des éléments en sa possession, et repartir rassuré après avoir constaté sa méconnaissance absolue des œuvres de Fabienne Juda et de leurs contenus. Si cela peut vous rassurer un peu plus encore, je vous confirme hélas sa totale ignorance à ce sujet »

- « Eh bien, chère madame, je ne sais qui de nous deux est le plus bavard ! Mais sachez que, selon moi, vous nagez en plein délire ! Déformation professionnelle, je présume... »

- « Ne craignez rien, Tricoire ! Et soyez patient ! Je vais bientôt vous donner l'occasion de prendre abondamment la parole. Et d'accoster aux rives de la plus pure – ou de la plus opaque – des rationalités. »

Sur ce, les bambous balinais de la porte d'entrée se mettent à tintinnabuler et Jean Tricoire saisit l'occasion que cela signifie à ses oreilles pour faire volte-face et réintégrer sa posture commerçante de routine. S'éclipsant, tout sourire patelin dehors, du dialogue à fleuret à peine moucheté où il se débat depuis une demi-heure, il s'en va vendre en toute réassurance un '*Trois mousquetaires*' ou quelque '*Vicomte de Bragelonne*' aux deux clientes – se présentant comme 'parents d'élèves' – qui viennent de pénétrer dans sa librairie, trainant derrière elles un mauvais parfum chargé d'œillelets. Geneviève Lissac – ou peut-être est-ce Fabienne Juda – profite quant à elle de cette parenthèse pour contourner les étals et inspecter plus à fond les rayonnages latéraux. Elle finit par en extraire deux ouvrages, sans trop réprimer le discret ricanement de satisfaction qui lui monte aux lèvres. Mais le répit de Jean Tricoire aura été de courte durée : les deux clientes ressortent déjà, papotantes à souhait et activant de nouveau les bambous de la porte, mais sans abolir leurs effluves florales, et Geneviève Lissac reprend les hostilités.

- « Permettez-moi maintenant de procéder à de nouveaux rapprochements. Voici deux autres pièces à conviction ! », lance-t-elle en lui présentant les livres qu'elle vient de prélever au secteur 'histoire'.

- « Permettez-moi à mon tour de m'interroger une fois de plus sur vos prétendues 'convictions', pour reprendre vos mots. Au fond, êtes-vous romancière ou détective ? »

- « Un peu des deux, c'est inévitable. Vous-même, n'êtes-vous que libraire ? »

- « Je ne vous autorise pas... »

- « A quoi ne m'autorisez-vous pas ? Je commence à comprendre le choix du nom que vous avez donné à votre librairie. Alors calmez-vous, et voyons cela de plus près. Voici tout d'abord cette bande dessinée, '*Guillaume Tell – légende ou réalité ?*' de Mathieu Fressinac, obscur quoique talentueux écrivain et graphiste pour enfants. N'allez pas prétendre que vous ignorez l'histoire de Guillaume Tell, ce héros populaire suisse, condamné à titre d'épreuve à tirer un carreau d'arbalète sur une pomme posée sur la tête de son fils Walter. Le motif ? Il aurait refusé, à Altdorf, de saluer le chapeau du bailli impérial Hermann Gessler. »

- « Oui, Gessler, comme notre ministre de l'Agriculture, Hervé Gessler ! Bien entendu, je connais cette histoire. Tout le monde la connaît. En Suisse, surtout, mais chez nous aussi. En cas

d'échec, Guillaume Tell aurait été condamné à mort. Mais l'excellent archer qu'il était n'a pas échoué. Ni lui ni son fils n'ont tremblé. »

- « Je vois que vous êtes cette fois-ci un bon lecteur des livres que vous vendez. Oui, condamné à mort, si bien que Guillaume avait conservé un second carreau, dissimulé sous sa chemise et destiné au bailli, qui le fait donc arrêter et enchaîner après lui avoir confisqué son arme. »

- « Or Guillaume parvient à s'évader, etc. Je vois que nous n'avons rien à nous apprendre mutuellement sur cette légende – car c'en est une, à coup sûr. Mais, encore une fois, en quoi tout cela me concerne-t-il, madame Je-Sais-Tout ? »

- « Eh bien seulement en ce qu'il y a ici lieu de relever, Tricoire : votre intérêt à peine dissimulé pour les histoires d'arbalètes. *'D'Arbre à Lettres'*, comme vous le faites publiquement, mais sournoisement, savoir dans le quartier, et peut-être au-delà. »

- « N'importe quoi ! L'idée de ce nom m'est d'abord venue de cette profusion de paulownias plantés par la municipalité sur la proposition d'écologistes de mon genre et qui, maintenant, ombrent et rafraichissent nos rues, comme vous pourrez le vérifier cet été. Et aussi d'une suggestion amicale de mon voisin fleuriste, un ancien paysagiste amoureux des arbres comme je le suis des lettres. Vous faites donc fausse route, ma pauvre dame, avec vos insinuations ! Et, s'agissant maintenant de cette bande dessinée sur Guillaume Tell, d'ailleurs très réussie, qu'y puis-je si l'institutrice d'une école du quartier a prescrit aux parents des enfants de sa classe de les en munir pour qu'ils l'étudient ensemble en fin d'année scolaire ? Dans le double cadre des programmes d'histoire et de français, m'a-t-on rapporté. Et qu'y puis-je si, comme vous venez de le constater, ma librairie est une référence pour les parents d'élèves des Epinettes ? Je leur ai même proposé un tarif de groupe ! L'exemplaire que vous avez entre les mains est d'ailleurs un invendu de la commande en nombre que j'ai effectuée dans ce contexte. Une famille qui vient de déménager n'est pas venue le chercher. »

- « A la bonne heure, vous voici redevenu causant ! Un brin menteur, aussi : je me suis laissé dire que l'initiative de la commande groupée venait de l'institutrice en question, une dénommée Sylvie Le Bronnec, pas de vous, et qu'elle a été financée sur les fonds municipaux affectés à l'école. »

- « C'est possible. Je ne me souviens plus très bien. J'ai du moins proposé de passer, de gérer et de réceptionner cette commande, avec quasiment pas de marge bénéficiaire pour moi. Telles sont mes conceptions du rôle d'un libraire et de son soutien aux initiatives de l'école publique. J'ai en outre beaucoup d'estime pour le travail de madame Le Bronnec. Quoiqu'il en soit, je n'avais pas prévu pour autant d'aller déposer moi-même les trente exemplaires à l'école ! Bien trop lourd pour 'Jean l'intello', comme on m'appelle aux Epinettes ! Les parents sont donc venus chez moi pour récupérer, un par un, le livre de leurs enfants. Et, quoiqu'il en soit aussi, ça m'a occasionné des visites, de nouvelles rencontres, des ventes latérales ! Militant, certes, mais commerçant aussi ! »

- « Quoiqu'il en soit toujours, sans doute est-ce un hasard si le petit William Letellier, mystérieusement et cruellement tué au zoo par un projectile inconnu, il y a quelques jours, était un élève de la classe de madame Le Bronnec ? »

- « Je ne vois pas d'autre explication, en effet, qu'un malencontreux hasard, mais qui m'affecte. Et qui redouble le traumatisme de la mort dramatique de madame Brunois. »

- « Est-ce du fait du même hasard que votre proche collègue, Maxime Legros, a laissé partir l'enfant au zoo avec la pomme qu'il venait pourtant de lui chaparder ? »

- « Il est en effet venu me raconter cet épisode, le lendemain du drame. Il était bouleversé. »

- « Le même hasard, donc ? »

- « Bien entendu ! Comment pourrait-il en être autrement ? Mais je vais être sincère avec vous, pour que vous compreniez mon affliction. Lorsque j'ai vu la photo du petit William dans les journaux et à la télévision, je me suis souvenu qu'il accompagnait ses parents lorsqu'ils sont venus chercher l'ouvrage commandé... et recommandé... par l'école. Le père, que je ne connaissais que de vue, n'avait pas de mots assez négatifs pour critiquer l'option pédagogique de l'institutrice de faire travailler les enfants sur de 'vulgaires bandes dessinées', comme il disait. Ni, paradoxalement, de mots assez positifs pour faire l'éloge du personnage de Guillaume Tell qui, selon lui, était un personnage bien réel, une source d'inspiration, un modèle de résistance à l'oppression, et pas du tout une légende. Le petit William semblait désarçonné par les discours enflammés de son père, et par le silence de sa mère. De là à penser que... »

- « Soit. Je ne pense rien, pour ce qui les concerne. Mais ne me faites pas croire que, là aussi, vous n'avez pas craint par la suite qu'au lendemain de l'assassinat d'Arlette Brunois, celui de William Letellier ne fasse de nouveau apparaître votre trace aux yeux des gendarmes. Ce qui a surmotivé, si je peux dire, la visite prétendument anodine que, l'après-midi même de la mort de l'enfant, vous avez rendue au lieutenant Distel. Mais rassurez-vous encore : Distel vous a pris pour un banal importun et il n'y a vu que du feu. Passons maintenant à cet autre livre : '*Richard Cœur de Lion – Repères biographiques*', ouvrage collectif d'historiens, sous la direction de Jean Sintaire. »

- « Encore un pseudonyme ? »

- « Ne faites pas le malin ! J'ai trouvé ce gros ouvrage savant tout à l'heure sur vos l'un de vos rayonnages. »

- « Jamais vu. Vous êtes sûre de l'avoir trouvé ici ? »

- « Quand cesserez-vous donc de me prendre pour une nouille, Tricoire ? Je vais vous remettre les neurones en place. L'épopée et la mort de Richard se situent un peu plus d'un siècle avant la pomme de Tell père et fils. Richard était roi d'Angleterre, mais il ne parlait pas anglais et désertait son royaume, lui préférant ses duchés d'Aquitaine et de Normandie, et l'entretien de ses bisbilles récurrentes avec le roi de France, Philippe-Auguste – dont il était peut-être l'amant occasionnel. Poète et mécène, sa réputation de courage et de vaillance lui a valu son surnom de 'Cœur de Lion'. Il combattait sans armure, ce qui lui a valu aussi d'être blessé par un tir d'arbalète – et son cheval tué sous lui – au siège de Gaillon. Puis mortellement blessé, au siège de Châlus-Chabrol, cinq ans plus tard, par un autre carreau d'arbalète tiré depuis les remparts par un certain Pierre Baptiste ».

- « Basile ».

- « Comment ? »

- « Pierre Basile, et non pas Baptiste. On dit que le carreau a pu être extirpé de la plaie, mais que celle-ci s'est infectée et qu'il est mort de gangrène onze jours plus tard ».

- « A la bonne heure ! La mémoire vous revient ! Mais en même temps que la vigilance vous fuit. Vous tombez dans le premier piège biographique que je vous tends. Pierre Basile, en effet. Et la gangrène, aussi. »

- « Eh bien soit, je vous le concède, rien de ce qui concerne l'histoire des arbalètes et les arbalètes dans l'histoire ne m'est étranger. J'en apprécie l'esthétique brutale et discrète, presque raffinée. Mais un libraire n'a-t-il pas le droit d'avoir ses marottes ? »

- « Va pour les arbalètes et l'histoire ! Mais leur actualité vous intéresse aussi, peut-être ? Quoique vous brodiez à ce sujet, le nom de votre librairie vous trahit. »

- « Me trahit ! Mais combien de fois vais-je devoir vous le demander : de quel droit me parlez-vous sur ce ton ? Et en utilisant de tels termes ? Trahison, mensonge, dissimulation, conviction... Pourquoi pas suspicion, pendant que vous y êtes ! »

- « Je vous l'ai dit. Je suis qui je suis, mais je suis connue sous le nom de Fabienne Juda, romancière. Pour écrire, je dois lire. Beaucoup. Y compris ces 'Repères biographiques' sur Richard Cœur de Lion, dont vous prétendez – nouveau mensonge – ignorer la présence dans vos stocks. »

- « Bon, je vous le concède aussi, un jeune couple est venu me commander cet ouvrage la semaine dernière. Ils disaient s'être fait dérober leur propre exemplaire, pourtant bien élimé. Une édition originale,. Mais ils ne sont pas repassés récupérer leur bouquin, récemment réédité. »

- « Ils ne risquent pas de repasser, et pour cause ! Mais continuons à confronter nos éruditions. Savez-vous où était Richard avant sa première blessure, en 1194 ? »

- « Vous voici maintenant professeure d'histoire ? Eh bien parti se joindre à la troisième Croisade en Terre Sainte, où il a conclu un accord de paix avec Saladin. Un accord controversé mais qui permettait la conservation de Jérusalem par les chrétiens. »

- « En effet. Et quelle décision personnelle avait-il prise avant de partir, pour la concrétiser deux ans plus tard, à son retour – si jamais il la concrétisa vraiment ? »

- « Celle d'épouser Béragère de Navarre. Un mariage de convenance, a-t-on subodoré. Il avait déjà un fils illégitime, qui le vengera par la suite en assassinant le propriétaire du château de Châlus-Chabrol. Mais il n'eut pas d'enfants avec Béragère. »

- « Exact aussi ! Et maintenant : comment s'appelaient les deux jeunes gens abattus il y a quelques jours à l'aéroport en s'apprêtant à s'envoler pour la Terre Sainte, je veux dire pour Tel Aviv dans le but, à ce qu'il paraît, d'y mener ou d'y rejoindre quelque croisade à la fois anti-djihadiste et pro-palestienne ? »

- « Oui, j'ai vu cela dans la presse, et leurs photos aussi, mais je ne me souviens plus de leurs noms. »

- « Les photos publiées sont celles qui figuraient sur leurs passeports, aux noms de Ricardo Léocorditz et de Béragère Navarro. De faux passeports, à n'en point douter, et de faux noms aussi, mais évocateurs, n'est-ce-pas ? »

- « Je ne sais pas. Mais si c'est la spécialiste des pseudonymes qui l'affirme... »

- « Allons, allons, Tricoire, ne vous moquez pas de moi. Rameutez plutôt vos souvenirs et consultez les doubles de vos bons de commande, si nécessaire. C'est bien ce même couple qui est venu pleurnicher ici sur sa vieille édition et passer commande de la nouvelle, mais sans repasser l'honorer. Pas vrai ? »

- « Si vous le dites... »

- « Je le dis. »

- « Je fais payer d'avance, quand je ne connais pas les clients. »

- « Je serais curieuse de voir le chèque. »

- « Ils ont payé en liquide. »

- « Décidément, la mémoire vous revient en rampant ! Alors, maintenant, je dis ceci aussi, en guise de récapitulation de notre riche entretien – un entretien dont je ne saurais trop vous remercier tant il éclaire les pistes que vous tentez de brouiller... en rampant s'il le faut. Je dis d'abord, et vous avez fini par en convenir, qu'Arlette Brunois, William Letellier et du moins ses parents ainsi que les dénommés Ricardo Léocorditz et Béragère Navarro furent tous des clients plus ou moins assidus de votre librairie 'L'Arbre à Lettres'. J'ajoute ensuite – j'affirme même – que, selon moi, et même si le lieutenant Distel en ignore tout pour l'instant, tous les quatre ont succombé trois matins de suite à des tirs d'arbalète, redoutablement précis et efficaces. D'autant plus efficaces qu'aucun des quatre carreaux en cause n'a pu être retrouvé, et ne le sera jamais : perdu au fond de la rivière, mis en pièce

par les chimpanzés du zoo, ou disparus avec les corps subtilisés par les marlous – j’allais dire les gorilles – en costumes et lunettes noires de l’aéroport. »

- « Fort bien. Si vous le dites... »

- « *‘Si vous le dites’* : c’est vraiment votre formule favorite quand vous ne voulez rien dire vous-même, ou pas grand-chose. Vous pourriez essayer *‘Je ne vous le fais pas dire’*, pour changer ! Car le moment s’approche – demain matin à dix-heures, pour ne rien vous cacher, notez cela sur votre agenda – où vous souhaiterez ardemment m’en faire dire plus. Pour vous accabler ou pour vous disculper. »

- « Me disculper : encore les grands mots ! Vous m’en direz tant ! Vous voyez que j’ai d’autres formules en réserve... Mais rompons-là ! Où voulez-vous en venir avec vos rodomontades ? Si vous n’en savez rien vous-même, ce que je commence à croire, le moment s’approche, pour reprendre votre expression, où vous allez devoir reprendre la porte dans le sens inverse à celui par lequel les marteaux-piqueurs, qui viennent d’ailleurs de se taire, vous l’ont fait franchir. Quant à moi, ce que j’ai à dire est ceci : au-delà du nom librement choisi, il y a trois ans, pour intituler ma librairie, et au-delà de mon intérêt purement historique et bibliophilique pour l’arme que seules vos divagations littéraires incriminent, je n’ai rien à voir avec le destin tragique de quatre de mes clients. Les plus de huit cents autres se portent à merveille, merci pour eux. Alors libre à vous, si vous le projetez, de faire état de vos supputations à la gendarmerie ou même, le moment venu, au juge d’instruction. Sachez cependant, pour votre gouverne inquisitrice, qu’à l’heure où ces quatre meurtres ont été commis trois jours de suite, soit à dix heures du matin d’après ce qu’en a révélé la presse, eh bien chacun dans ce quartier – le fleuriste, le bar d’en face, et tous les résidents de passage qui me connaissent – pourra témoigner m’avoir vu ouvrir mon commerce et accueillir mes premiers clients, comme je vous ai, trois fois hélas, accueillie tout à l’heure. Ce qui, si ne m’abuse, constitue un quadruple alibi ! Oh, vous pouvez hausser les épaules, imaginer que j’aurais pu avoir recours à des hommes de lige ou à des tueurs à gage... »

- « Je ne vous le fais pas dire !... »

- « Très drôle, de nouveau ! Alors ajoutez que, plus trivialement, je n’ai aucun intérêt à ce que mes clients décèdent les uns après les autres, d’une façon ou d’une autre. J’ai ici une toute autre réputation, celle d’un libraire engagé pour le bien commun, d’un acteur de la culture populaire, d’un militant écologiste et pacifiste. D’un brave homme, sincère et droit. Pourquoi me ferais-je soudain meurtrier et même tueur en série ? Ou encore, autre scénario invraisemblable, et au risque de vous décevoir, d’auxiliaire de la gendarmerie et de la justice ? Au mieux pourrais-je prêter la main à un réfugié politique en cavale, voire à un écrivain en mal d’inspiration... Ajoutez enfin que ni la fouille de mon appartement, situé à cent mètres d’ici, ni le sondage de mon ordinateur, ni l’interrogatoire éventuellement musclé de mon épouse ou de mes enfants ne permettront d’attester que j’aie jamais possédé une arbalète, fréquenté des armuriers qui en vendent, consulté les sites *internet* par lesquels on peut s’en procurer, ni ne me suis inscrit dans un club de tir pour apprendre à m’en servir, avec dextérité qui plus est. Alors, je vous le demande une nième fois de plus : où voulez-vous en venir ? »

- « Je n’en sais rien encore, cher monsieur Tricoire, comme vous l’avez plus ou moins compris. Mais j’avance. En tout cas, je vous trouve enfin aussi bavard qu’on me l’avait promis, même si c’est pour ne rien m’apprendre encore de plus sur ce qui m’intéresse à ce stade. Sachez cependant, comme je vous l’ai annoncé, que nous nous reverrons bientôt – demain à dix heures, c’est bien noté ? – et ceci à mon initiative dûment relayée par le lieutenant Distel, et dans son bureau sans doute. Et qu’alors tout deviendra clair à vos yeux, comme aux miens et à ceux de mes autres

convives. Sur ce, je vous remercie de m'avoir de m'avoir consacré tout ce temps précieux qui est le vôtre et je vous salue bien cordialement. »

Comme Jean Tricoire l'accompagne sur le seuil de sa librairie et que, sans dissimuler son soulagement, il lui ouvre la porte, Geneviève Lissac lui saisit le bras.

- « Mais enfin, que font donc ces ouvriers sur votre trottoir ? On dirait que la ville entière est saisie ces temps-ci d'une compulsion à creuser des tranchées et à y installer des câbles ».

- « Oui, je crois savoir qu'on installe un réseau de câbles de fibre optique, mais je n'en sais pas plus que vous. »

- « Permettez-moi, même si cela vous déplaît, d'en douter un peu. »

- « Vous êtes vraiment incorrigible avec vos soupçons, chère madame Juda ! »

- « Madame Lissac. Appelez-moi Geneviève Lissac. C'est sous ce nom, mon vrai nom, que j'apparaîtrai sur la liste des participants convoqués pour demain matin. »

- 5 -

Une petite pluie fine de printemps comme elle les aime lubrifie de nouveau la ville depuis le début de l'après-midi. Rentrée chez elle peu avant treize heures pour se confectionner une salade avocat/surimi/roquefort, Geneviève Lissac est restée depuis lors cloîtrée chez elle. Le timide soleil du matin a manifestement perdu la partie, et elle s'adonne maintenant à la myopie rêveuse qu'impose cette bruine quand elle vient coller à ses fenêtres. Depuis son troisième étage, elle contemple la danse floue des parapluies sur les trottoirs luisants et elle se dit qu'il va bientôt lui falloir se munir du sien, le vert à pois jaunes, ainsi que de son *'fameux imperméable bleu'*, comme elle dit souvent en hommage à son vieil ami Leonard Cohen. Il est bientôt dix-sept heures, une lumière grise confirme son emprise croissante sur toutes choses et, avant de sortir, elle imprime et classe les notes qu'elle a constituées sur son écran au fil de la consultation, effectuée l'après-midi durant, de plusieurs sites internet et de quelques volumes issus de sa bibliothèque personnelle. Elle plie soigneusement et confie à son sac-à-main deux de ces feuillets.

Ses investigations avancent à son gré. Son beau-fils, l'épicier et le libraire – sans compter la bruyante, profuse mais imprécise presse écrite ou en ligne et autres réseaux sociaux – lui ont procuré les informations dont ils disposaient et, en prime, quelques pistes de possibles recoupements. Par ailleurs, le calendrier de déploiement des câbles de fibre optique annoncé par la municipalité semble respecté – et son quartier résidentiel a été l'un des premiers servis. Ses listes thématiques d'adresses courriel sont quant à elles à peu près finalisées, de même que sont désormais téléchargées les quelques récentes applications dont elle a déjà eu besoin ou aura besoin pour la suite. Il lui faut maintenant, avant dernière ou plutôt antépénultième mais décisive étape, forcer la porte – ce qui sera aisé – mais surtout les confidences – ce qui le sera peut-être moins – de la doctoresse...

La ville lui semble plus salie que nettoyée par le crachin du soir si bien que, peu désireuse de se laisser trop longtemps imprégner par cette atmosphère urbaine, elle choisit d'effectuer en bus le parcours qui la sépare de la Brigade. Un bus bien bondé, à cette heure, de travailleurs à la mine un peu glauque et de femmes avec poussettes.

Le gendarme posté entre le trottoir et l'entrée du hall d'accueil n'est autre que celui de la veille. Elle se souvient de ses courbettes grivoises et de ses yeux pétillants et, comme elle pouvait dès lors s'y attendre, il rechigne d'emblée à lui donner accès à Béatrice Diméola. La doctoresse, la protège-t-il en gentil chien de garde, vient juste de rejoindre son bureau et, comme toujours, « *elle a ce soir de nombreux rapports à rédiger, vu que notre Brigade ne manque pas de victimes à expertiser, savez-vous ? Nous comptons tous ici sur ses éclairages et c'est pourquoi, à sa demande et à celle du lieutenant, elle ne reçoit que sur rendez-vous, etc.* »

- « Je comprends », lui répond-elle. « Mais voulez-vous bien lui faire remettre cette carte de ma part, et vous verrez qu'elle sera toute disposée à me recevoir, même sans rendez-vous ! ».

Sur ce, elle inscrit ces quelques mots sur sa carte de visite imprimée au nom de Geneviève Lissac : « *Ecrivaine – Belle-mère du lieutenant Armand Distel – Veuve de Georges Lissac, armurier* ». Elle la glisse dans l'enveloppe qu'elle sollicite auprès du gendarme et qu'elle cache en deux coups de langue énergiques avant de la lui tendre en retour. Le factionnaire hésite un instant. Puis, devant l'air déterminé de son interlocutrice maintenant occupée à égoutter et garroter son parapluie, et redoutant de commettre un impair qui lui serait ensuite reproché, il fait signe à un élève-gendarme qui s'ennuie dans un recoin du hall d'accueil. Celui-ci ne demande qu'à se rendre utile et s'engouffre aussitôt dans l'ascenseur, le message à la main. Il en ressort moins de cinq minutes plus tard.

- « Le docteur va vous recevoir. Si vous voulez me suivre... »

- « La doctoresse », corrige Geneviève Lissac, pour la forme et pour son instruction, et elle le rejoint dans l'ascenseur.

Un sourire crispé éclaire le beau visage de Béatrice Diméola, qui reste cependant assise devant son ordinateur pour l'accueillir et lui désigne une chaise face à elle, l'ensemble de son attitude exprimant en sous-titre : « *Vous m'imposez votre présence par des moyens un peu tordus mais, comme on vous l'a dit, j'ai beaucoup à faire. Alors n'abusez pas de mon temps, dont vous devez comprendre qu'il est certainement plus précieux que le vôtre* ». Certainement ? C'est à voir...

- « Bonsoir, docteur. Je ne vais pas abuser de votre temps, ni du mien d'ailleurs », et elle la contemple avec un regard appuyé qui exprime en sous-titre : « *Vous êtes vraiment très belle, même si pas très aimable, et je comprends le béguin désespéré de mon beau-fils pour vous !* »

- « Que puis-je pour vous, madame Lissac ? »

- « Presque autant, vous le saurez le moment venu, que ce que je peux pour vous. Eh bien, pour commencer sans ambages, vous pouvez m'indiquer le calibre des carreaux, ce qui nous permettra peut-être d'identifier l'arbalète en cause, car j'ai tout lieu de penser que c'est la même qui les a tués tous les quatre. »

- « Les carreaux ? L'arbalète ? Tous les quatre ? Mais de quoi parlez-vous donc ? »

- « N'allez pas me faire croire que les autopsies ne vous ont rien appris à ces sujets ! Vous êtes bien la médecin légiste qui a été réquisitionnée par le lieutenant Distel, sur délégation du Parquet, pour les pratiquer sur les deux corps disponibles, ceux d'Arlette Brunois et de William Letellier, n'est-ce-pas ? Une experte très expérimentée, qui plus est, tout du moins selon Armand, qui ne tarit pas d'éloges à votre sujet... »

- « Que vous prétendiez avoir des liens familiaux avec le lieutenant ne vous autorise pas plus à dire n'importe quoi que cela ne m'autorise, pour autant que je sache, à violer le secret des enquêtes en cours. Je vous propose donc que notre entretien n'aille pas plus loin. » Elle mime à l'excès

l'exaspération, l'évocation scrupuleuse et ulcérée de sa déontologie et de nombreux sentiments extrêmes encore. Mais on la sent plus inquiète et sur la défensive que véritablement en colère, plus curieuse que perplexe quant aux suites possibles d'un entretien auquel elle n'est pas si certaine de vouloir mettre fin aussi vite qu'elle le prétend.

- « Bien. Je connais et comprends vos contraintes », rétorque Geneviève Lissac après avoir laissé s'installer un court silence à visée intimidante. « Alors c'est moi qui vais vous soulager d'un premier secret à partager. Je pense que les projectiles qui ont tué madame Brunois et le jeune William, mais pas seulement eux, sont tous deux d'un diamètre de neuf ou dix millimètres. Soit quatre à fois moins que celui, par exemple, des munitions des lanceurs de balles de défense de la police nationale. Je vous rappelle d'ailleurs, mais vous ne le savez que trop bien, qu'aucune détonation n'a été entendue à proximité des scènes de crime, ce qui vous a amenée, ainsi qu'Armand, à exclure par définition l'usage de toute autre arme à feu. Sauf munie peut-être d'un silencieux, mais il y aurait alors eu des traces de brûlures autour des plaies, et le lieutenant m'a dit que vous n'en n'avez trouvé aucune, n'est-il pas vrai ? »

- « C'est exact – même si je répète qu'en théorie cela ne vous regarde pas. Et alors ? »

- « Des projectiles d'un calibre de neuf ou dix millimètres, donc. Je constate que vous ne me contredisez pas sur ce point non plus. Et tirés avec une force qui a permis de transpercer le cou d'une femme, certes maigrichonne, et le crâne d'un enfant, certes encore un peu tendre. »

- « Ne soyez pas obscène, voulez-vous bien, madame ? Mais encore ? »

- « J'en déduis tout d'abord qu'un tel projectile est bien plus court que la flèche d'un banal arc de compétition. Trente à quarante centimètres tout au plus. Mais surtout qu'il a été lancé d'au moins cinquante mètres – permettant au tireur, ou à la tireuse, de rester invisible puis de s'éclipser – et avec, j'y insiste, une puissance considérable. De l'ordre de soixante-dix kilos, m'aurait expliqué Georges, mon défunt armurier de mari. Et lui conférant d'après mes calculs – et d'après une notice de vente rédigée par Georges à ce sujet, et que j'ai retrouvée – une vitesse initiale de cent mètres par seconde. Soit de trois cents kilomètres heure. Bref : une vitesse imparablement mortelle. Ce qui fut, l'histoire des guerres du Moyen-Âge l'enseigne, la raison d'être des arbalètes. Je dispose d'ouvrages qui... »

- « Mais enfin, qui de nous deux est ici l'experte en la matière ? »

- « Vous, bien entendu, si bien que votre discrétion 'en la matière' m'étonne quelque peu ! D'autant que vous avez sans doute pu vérifier que les points d'impact dans les chairs des victimes, de même que leurs points de sortie, étaient de forme carrée, et non pas ronde. D'où – mais je suppose que je ne vous apprends rien – le nom de 'carreau' attribué à ce type de projectile : le carreau d'arbalète est en effet de tous temps doté d'un embout métallique pyramidal. Je me trompe ? »

- « Si vous le dites... »

- « Tiens, vous me rappelez quelqu'un ! Un de vos amis, peut-être... Si donc toutes ces caractéristiques sont réunies, comme je viens de vous l'exposer, l'arme ici employée est bien une arbalète. Mais attention, pas une arbalète surgie du passé ! De celles qu'aucune armée n'emploie plus sur les champs de bataille depuis la fin du seizième siècle. Non ! Une arbalète moderne, de celles qu'on utilise aujourd'hui pour les compétitions sportives ou pour la chasse. Dont on tend les ressorts non plus, comme autrefois – j'ai bien étudié le sujet ! – par un dispositif de bascule qui permet, en pliant en deux l'arbrier, c'est-à-dire le corps en bois de l'arme, de tirer en arrière les crocs de la corde et de venir la maintenir sur une noix avant de la lâcher avec son carreau. Non, on utilise aujourd'hui un système de poulie qui, en démultipliant la force de traction, diminue considérablement l'effort d'armement – ou de réarmement – ce qui rend celui-ci accessible à tous. Ou à toutes... Et en

quelques secondes seulement, qui plus est, ce qui est bien commode si on a deux cibles à abattre l'une après l'autre. Comme à l'aéroport ! »

Elle sort de son sac un feuillet issu de son imprimante, et le montre à Béatrice Diméola.

- « Voyez d'ailleurs l'un de ces modèles modernes à poulie tels qu'on les vend aujourd'hui sur *internet*. Celui-ci ne mesure que quatre-vingt-dix centimètres, ne pèse que trois kilos et se glisse donc aisément dans un sac-à-dos ou un banal sac de voyage. Il est en outre muni d'une lunette de visée, fort utile pour les tirs précis, façon Guillaume Tell ou tous autres. Et il est d'un prix somme toute modique. Mais je ne vous apprend rien ! »

- « Que voulez-vous insinuer ? Et, d'ailleurs, que me vaut cet exposé savant sur les arbalètes à travers les âges ? Me croyez-vous à ce point ignorante ? Qu'êtes-vous, finalement, venue me dire ? »

- « J'ai tout dit. Assez, en tout cas, pour que vous compreniez que j'en sais en effet autant que vous, voire plus, sur le sujet des arbalètes. En fait, et ceci étant établi entre nous, ce sont surtout deux questions que je suis venue vous poser. »

- « Tiens donc ! Alors faites, je vous en prie ! Je suis impatiente de les entendre. Et, sinon d'y répondre, du moins de me remettre ensuite au travail. Je vous rappelle que vous aviez promis de ne pas abuser de mon temps, et j'ai encore plusieurs rapports moins nébuleux à rédiger. »

- « Oui, oui, tout le monde sait et dit cela de vous à la Brigade ! Mais, justement, voici ma première question. Puisque vous laissez entendre que vous êtes aussi savante que moi en matière d'arbalètes, pourquoi maintenez-vous le lieutenant Distel à ce point dans l'ignorance quant à leur rôle – ou, disons, l'hypothèse de leur rôle – dans les quatre meurtres récents, je dis bien les quatre, dont la non-résolution risque de lui coûter son poste ? Et de vous priver au passage, s'il est rétrogradé et muté, de l'adulation quelque peu aveugle qu'il vous manifeste ?

- « En quoi cela aussi vous regarde-t-il ? De toutes façons, bien qu'il soit à sens unique, son amour pour moi l'aveugle en effet. Ou plutôt : il le rend sourd. Quand je lui parle, il boit mes paroles sans vraiment m'écouter. Et de mes comptes rendus, il ne lit que ce qu'il veut ou croit deviner entre les lignes. C'est fatigant. Je réserve donc désormais l'essentiel de mes observations et de mes conclusions au juge d'instruction. »

- « Mais celles-ci seront-elles pour autant sincères et exhaustives ? Permettez-moi d'en douter. Car, sauf erreur de ma part, vous avez-vous-même fait l'acquisition par *internet*, le mois dernier, d'un exemplaire de cette même arbalète dont je viens de vous montrer la fiche de présentation. »

- « Peut-être bien, et peut-être pas. Mais cela ne concerne en rien mes activités professionnelles et, encore une fois, cela ne vous regarde pas ! Et d'abord : comment le savez-vous ? »

- « Ah, l'installation de la fibre optique permet de nouvelles prouesses informatiques pour pénétrer les sites et les messageries en jouant avec les vitesses de transmission. Et puis, surtout, j'ai conservé quelques bonnes relations dans le milieu professionnel de mon pauvre mari, avec leurs fournisseurs comme avec leurs clients. Tout finit par se savoir quand on veut savoir. » Elle sort une nouvelle feuille de son sac. « Voici d'ailleurs la copie de votre facture acquittée. Ceci étant, vous avez biaisé notre discussion. Vos questions sur mes motivations et sur mes sources n'ont pas vraiment répondu à la première des miennes. Ni ne l'ont effacée. Alors voici la seconde, que vous avez manifestement vu venir : pourquoi cet achat ? »

- « Bon ! Fin du sketch de la détective privée en chaleur sur sa piste ! »

- « Je ne suis pas détective. Tout juste écrivaine. »

- « Oui, et moi je suis le docteur Jekyll ! J'ai dit : fin du sketch ! Je ne vous avais accordé que quelques minutes et je suis là à me faire tirer les vers du nez par une carte de visite. J'ignore toujours à quel titre vous venez non seulement déblatérer vos insanités dans mon bureau mais, qui plus est, exiger des révélations sur ma vie privée. Ça suffit ! »

- « Votre vie privée, dites-vous ? Soit, mais il me semble qu'elle déborde de tous côtés, surtout du côté judiciaire, sur le versant expérimentation plutôt qu'expertise. En tout cas je vous trouve bien fiévreuse, mais je ne veux pas abuser de la déstabilisation que je vous occasionne. A ce stade de mon travail, les intuitions sont devenues des hypothèses et les hypothèses s'emboîtent pour prendre l'allure de convictions. Mais vous aussi, chère docteur, êtes une femme de conviction, n'est-ce pas ? »

- « 'A ce stade de mon travail', avez-vous dit. Pour qui, pour quoi travaillez-vous donc ? »

- « Eh bien pour moi, seulement pour moi dans un premier temps ! Et ensuite, pour quelques dizaines de milliers d'autres personnes aussi. Voire plus, selon les circonstances. Je parle de mes lecteurs et de mes lectrices. Mais vous-même, je me permets d'insister : pour qui, pour quoi, avec quels projets en tête avez-vous acheté cette arbalète '*EK Archery Blade*' avec poulie, système de rétention de corde et lunette de visée ? OK, ne me répondez pas maintenant. Finissez de rédiger vos rapports à claire-voie. Et gardez vos questions et vos réponses pour demain matin à dix heures : le lieutenant Distel ne va pas tarder à nous convier dans son bureau pour y prendre ensemble le thé, en présence aussi d'un homme de lettres que vous connaissez peut-être. Que vous connaissez sans doute. Monsieur '*si vous le dites*'. Ainsi, entre menaces et promesses – promesses surtout j'espère – saurons-nous toutes et tous à quoi nous en tenir. »

- « Je rappelle que je n'ai ni ordre ni consigne à recevoir de vous. Mais, bien sûr, s'il s'agit d'une convocation officielle du lieutenant... »

- « C'est cela. Une convocation. Pas encore une invitation avec bouquet de roses rouges. Même si une touche de romance pourrait-être ici la bienvenue. En tout cas, je connais l'adresse d'un excellent fleuriste si mon beau-fils en avait besoin. »

- « Oui, et celle d'un marchand de dragées, pendant que vous y êtes ! Sur ce, bien qu'on s'amuse follement avec vous, je ne vous retiens pas », conclut Béatrice Diméola en quittant enfin son siège rotatif et en se dirigeant vers la porte. « Quelles jambes magnifiques ! », ne peut s'empêcher de remarquer de nouveau Geneviève Lissac, tout en extirpant un livre de son sac.

- « A propos, j'allais oublier ! Vous allez sans doute avoir du mal à vous endormir, cette nuit. Ce roman, que j'ai le plaisir de vous offrir, meublera au mieux votre insomnie. A demain ! ».

Geneviève Lissac décide de négliger l'ascenseur, de gagner par l'escalier de service le bureau d'Armand Distel et d'y entrer sans frapper. Est-ce sans délai, et pendant le temps que prend cette descente, ou plus tard dans la soirée, rentrée chez elle, que la doctoresse examine l'ouvrage qu'elle lui a offert – Fabienne Juda, '*Lasse des carreaux*', roman –, ainsi que la dédicace qui figure à l'encre noire sur la page de garde – '*A Béatrice, dans l'espoir que l'appel du cœur l'aidera à se tenir à carreau de tous les djihads*' – et pour finir la quatrième de couverture, avec le résumé de l'intrigue ...et la photo de l'auteure ?

Distel est seul dans son bureau, sans défense. Plongé, l'air migraineux, dans l'examen compulsif de ses dossiers, il fait trotter, d'une paume, la souris sur son petit tapis tricolore et fait crisser, de l'autre, sur sa joue, la barbe qu'il omet de raser depuis quelques jours. En voyant sa belle-mère

pénétrer et s'approcher, il tente, pour se donner un semblant de contenance, d'extraire d'une bouteille thermos ce qu'il y reste d'un mauvais café tiède.

- « A ce stade et à cette heure, je pense que le whisky te serait d'un meilleur secours », lui objecte-t-elle affectueusement.

Puis, respectueuse de son apparente détresse, elle lui expose en quelques phrases, concrètes et ciselées, les raisons pour lesquelles une réunion tenue à sa demande le lendemain matin dans son bureau pourra l'aider à sortir de l'impasse où il s'enferme manifestement. Il ne dispose ni des arguments ni de l'énergie nécessaires pour refuser cette proposition.

- « Pour ma part », précise-t-elle, « je m'occupe des biscuits et du thé. Pas du thé en sachet, quelle horreur ! Mais du Darjeeling en vrac, et sans sucre. J'amènerai aussi de quoi le faire infuser au mieux. Ne te soucies que du récipient et des tasses. Quatre tasses. Repose-toi un peu, et à demain ! »

- « Mais vous... »

- « A demain, te dis-je ! »

Ayant rejoint l'escalier, elle profite de se trouver dans l'espace *wifi* de la gendarmerie, dont elle a relevé le code la veille, pour vérifier au moyen d'une application de son cru, installée l'après-midi même sur son *smartphone*, que Distel passe bien les deux appels téléphoniques qu'elle attend de lui. Puis, parvenue au rez-de-chaussée, elle salue les gendarmes de faction, remonte le col de son 'fameux imperméable bleu' et, la bruine ayant cessé d'imprégner toutes choses, elle choisit cette fois-ci de rentrer à pied chez elle. Elle fait un crochet par l'épicerie de Maxime Legros pour y acheter un paquet de biscuits bretons pur beurre et deux belles poires conférence : une pour elle, et l'autre pour Fabienne Juda, se dit-elle en rigolant. Sans savoir pourquoi, Maxime Legros rigole aussi : c'est sa nature.

- 6 -

Geneviève Lissac arrive cinq minutes avant l'heure pour préparer le thé – Distel fait appel à l'élève gendarme pour qu'il fasse bouillir de l'eau dans la cuisine de la Brigade et l'amène en son bureau – et pour disposer les biscuits dans une assiette de même provenance. A dix heures, avec une impressionnante ponctualité, le libraire et la médecin légiste font leur apparition. Tout le monde rouspète pour la forme mais en évoquant le fond : Jean Tricoire parce qu'il a dû repousser l'ouverture de son commerce et que, bien que fidèle et bienveillante, sa clientèle ne se montre guère indulgente en ces occasions ; Béatrice Diméola parce qu'elle prend du retard dans la réévaluation judiciaire d'une pile d'interruptions temporaires de travail soumises à son avis et dans la rédaction d'un rapport urgent concernant une 'agression sexuelle sur mineure' ; Armand Distel parce qu'il doute que la présente réunion soit bien réglementaire au regard du code de procédure pénale et qu'il se morfond de n'en avoir encore averti ni le juge d'instruction ni le substitut du procureur de la République ; Geneviève Lissac, enfin, parce qu'elle se désole de leur trouver à tous trois l'humeur si chagrine alors que, annonce-t-elle, plus de promesses – et de promesses de soulagement – que de menaces – et de menaces d'incrimination – doivent théoriquement résulter de la présente réunion.

Les mots 'soulagement' et 'incrimination' suscitent quelques émotions, bredouillements et protestations larvées et, même, cliquetis excessifs des tasses que Geneviève est en train de remplir méticuleusement tout en commentant :

- « J'admets qu'il y a, dans notre actuelle cérémonie du thé, une atmosphère moins proche des rituels du bouddhisme zen que de la 'résolution collective de l'énigme' propre à la conclusion des romans d'Agatha Christie. Je reconnais aussi que j'en suis l'instigatrice et je remercie le lieutenant Distel d'avoir bien voulu accepter de l'organiser dans son bureau. Allons cependant à l'essentiel. J'ai recueilli les confidences de chacun et chacune d'entre vous sur les quatre récents meurtres qui nous concernent à des degrés divers, et je vous ai fait part, au fur et à mesure, de certaines de mes observations et hypothèses, mais pas de toutes, et sans avoir encore eu l'occasion de les relier les unes aux autres. Ni de vous faire part de mes propres confidences.

- « Je vous ai déjà expliqué que, pour ma part, je ne suis concerné que de loin, et très indirectement, par ces meurtres », proteste aussitôt Tricoire.

- « Quant à moi, et ne vous déplaît, je n'ai eu que deux victimes à examiner », renchérit Diméola.

- « Et pour cause ! », la soutient Distel. Les deux autres corps ont été subtilisés par une bande de similis agents secrets ou d'apprentis terroristes ! »

- « Et pour cause en effet ! Mais des *factotums* efficaces et bien organisés. Bien coordonnés, dirais-je même », reprend Geneviève Lissac. « Même s'ils n'ont pas été retrouvés, ces corps ne sont pas perdus pour tout le monde. Je dirais même qu'ils ont permis de compléter l'expertise. »

- « C'est intolérable ! », s'exclame Béatrice Diméola. « Me voici de nouveau indirectement visée par vos insinuations ! »

- « Oui, c'est toujours indirectement que vous procédez, comme je le disais aussi », confirme Jean Tricoire. « C'est d'ailleurs le problème avec vous : vous avancez en crabe, et on ne sait jamais où vous voulez en venir ni qui vous voulez pincer, madame Lissac. Ou madame Juda, devrais-je dire ? ».

- « Madame Juda ? », s'étonne le lieutenant. « Je crois qu'il est temps, chère Geneviève, que vous nous livriez les confidences que vous nous avez annoncées, plutôt que de jongler avec les nôtres. »

- « Il est vrai, mon cher Armand, que tu es le seul ici à ignorer – mais ta surcharge de travail est plus en cause que ta très ancienne inculture – ou peut-être à feindre d'ignorer que je rédige et publie depuis une dizaine d'années des romans, parfois à succès, et ceci sous le nom de Fabienne Juda. Et pourtant le tout dernier de ces romans te concerne – 'indirectement', dira-t-on aussi – presque autant qu'il me concerne, puisqu'il met en scène une femme qui me ressemble un peu, en ceci déjà qu'elle est la veuve d'un armurier. Comme je le suis moi-même, puisque ton père – dans la suite de ton grand-père, d'ailleurs – était un très compétent armurier. Dont les affaires furent si florissantes qu'elles m'ont permis, à sa mort, de mettre le fonds de commerce en gérance et d'en retirer assez de subsides pour ne plus avoir à travailler – j'assurais à sa demande, en m'ennuyant, le secrétariat et la comptabilité du commerce – et pour financer tant les études de tes demi-frères que l'internat médico-éducatif de ta pauvre demi-sœur. Et pour me consacrer enfin à l'écriture, ma passion secrète depuis l'adolescence. De cela comme du reste nous n'avons jamais parlé puisque, depuis les funérailles de ton père et jusqu'à ce que j'en reprenne l'initiative avant-hier, nous ne nous sommes plus revus. Mais évidemment, tu n'ignores pas le métier de ton père et de ton grand-père, même si je sais par ta sœur que tu ne le laisses savoir à personne, surtout ici à la Brigade. Ta sœur, d'ailleurs, qui n'en ignore rien non plus, n'a pas ces réserves, j'allais dire ces pudeurs. Alors pourquoi le gendarme et surtout le gendarme gradé que tu es devenu tient-il à ce point à maintenir un silence

absolu à ce sujet, je l'ignore. Mais cela m'intrigue. Après tout, on entend 'arme' dans le mot 'gendarme'. Et, de fait tu disposes d'un port d'arme et tu es armé, du moins pendant tes heures de travail. Il m'arrive parfois de penser que tu serais prêt à tout, je dis bien à tout, pour m'imposer le même silence que le tien sur tes ascendants. »

- « A tout ? Que veux-tu... euh, que voulez-vous dire ? », l'interrompt Distel, interloqué. « En avez-vous donc terminé avec ces déballages familiaux qui ne regardent que vous et moi ? »

- « J'allais le dire ! », renchérit Béatrice Diméola.

- « Est-ce pour agiter ces remugles que vous avez tenu à ce que j'organise cette réunion ? », reprend Distel. « Ou bien, par exemple, pour nous présenter cette mystérieuse 'madame Juda' dont j'apprends l'existence ? »

- « Mais c'est toi, mon cher Armand, qui m'a encouragé à livrer ici ce que tu as appelé mes 'confidences'. J'ai commencé, ne te déplaie, par le début. D'ailleurs, même ta précieuse collaboratrice, ici présente, a été plus que surprise hier soir de découvrir l'étendue et les sources de mes connaissances en matière d'armes. Or tu disposes toi aussi de ces mêmes connaissances : n'as-tu pas travaillé dans l'armurerie familiale, du temps de tes études et pendant les vacances, pour te faire un peu d'argent de poche ? Mais de tout cela tu n'as rien dit au docteur Diméola, et tu sembles même t'être satisfait de ce que ses comptes rendus d'autopsie n'éclaircissent en rien ton enquête préliminaire, pourtant très surveillée par ta hiérarchie. Qu'as-tu donc encore à cacher ? Ou encore : de quoi cherches-tu à la protéger ? »

- « Eh bien, je vois qu'ici aussi le soupçon règne en maître », embraye Tricoire avec son petit sourire en coin de parfait 'intello'. « Personne n'est épargné. Mais rien ne s'éclaire pour autant, malgré ce que m'avez annoncé hier matin. Qu'avez-vous donc pour mon compte, madame Juda-Lissac, en matière de soupçon ? Je suis curieux de le savoir. »

- « Vous, Tricoire, c'est une autre énigme. Je vous crois sincèrement passionné par votre métier et par les livres. Mais ce qui motive votre fascination, votre culture historique, votre 'marotte' – comme vous dites – en matière d'arbalètes est difficile à déchiffrer. Le fait est que, malgré vos banalisations et vos dénégations, vous manifestez une particulière attention aux ouvrages – dont le mien – qui traitent d'arbalètes et que vous les avez tous lus. Ils sont d'ailleurs présents dans votre librairie – et encore, je suis loin d'avoir tout exploré ! Mais votre attention s'étend aussi à ceux de vos clients qui les acquièrent, qui ont d'une façon ou d'une autre une relation personnelle et quasi romanesque avec les arbalètes et les traces qu'elles y laissent dans les récits, anciens ou contemporains. Mais ce lien très particulier avec vos quatre clients vraisemblablement abattus, fin avril, par des carreaux d'arbalètes, vous redoutez que la gendarmerie en ait connaissance tout en faisant maladroitement – ou habilement ? – en sorte d'attirer son attention à ce sujet. Et ainsi vous y prenez-vous. En intitulant votre librairie 'L'Arbre à Lettres', vous rendez le plus visible possible ce que vous voulez dissimuler, un peu comme il en va de *'La lettre volée'* de la nouvelle d'Edgar Poe, placée sous les yeux de qui la cherche. En extrapolant, je dirais que vos trop parfaits alibis – tous les meurtres commis à dix heures du matin, au moment précis où chacun peut vous voir ouvrir votre librairie – finissent par vous rendre suspect dans l'hypothèse où vous auriez eu recours à un ou plusieurs complices pour éliminer vos clients choisis, vos lecteurs éclairés, trop éclairés peut-être. Du reste, pourquoi vouloir les éliminer ? J'avoue qu'il manquait encore ici un maillon à ma chaîne, mais je n'ai pas désespéré de pouvoir l'identifier et je pense y être parvenue. Et ceci malgré que mon beau-fils ait fait en sorte, en discréditant votre démarche auprès de lui – j'allais dire : en activant son incompetence – de vous écarter d'emblée d'une piste et d'une liste d'investigations qui auraient pu s'avérer fructueuses. Mais peut-être la doctoresse va-t-elle enfin nous fournir d'autres clefs de

résolution. Procéder à l'autopsie radicale et définitive, si j'ose dire, des motivations en jeu dans ces meurtres d'un autre âge. »

- « Mazette ! Me voici habillé pour l'hiver, en matière de soupçons ! », s'exclame Tricoire en se resservant une tasse de thé pendant que Geneviève Lissac allume une cigarette. « Mais toujours pas éclairé, y compris sur mon compte ! Je suppose donc que le tour du docteur Diméola est maintenant venu. »

- « En effet », rétorque Geneviève Lissac en allant quérir le cendrier là où elle sait le trouver. « Car, dans les cadenas à code, c'est le dernier chiffre qui s'avère déterminant. »

- « Sachant que les cadenas à code comportent en général quatre chiffres... », réplique Brigitte Diméola à la plus grande satisfaction, ouvertement énamourée, de Distel. « Et que, après m'avoir réglé mon compte, il vous faudra encore compléter vos propres 'confidences' ».

- « Cela va sans dire », la rassure Geneviève Lissac en éteignant déjà sa cigarette. « Votre cas me semble cependant à la fois plus simple et plus pathétique à élucider. Je pense que, à la différence de monsieur Tricoire, vous êtes une militante à la fois sincère et avisée, mais fort mal entourée. Je n'en ai toutefois pas encore la preuve formelle. Malgré les recherches complémentaires que j'ai pu effectuer cette nuit sur *internet* grâce aux excellentes communications en réseau que la municipalité vient de faire mettre à notre disposition par son opérateur patenté. Vos mains sont propres, comme celles d'un médecin, même quand elles sont plongées dans les chairs meurtries des cadavres. Mais vos intentions sont aussi devenues aussi indéterminées qu'indéfendables. Un peu comme les miennes, mais j'y reviendrai tout à l'heure. D'ailleurs, que sont aujourd'hui vos réelles intentions ? De votre passé d'étudiante en médecine gauchiste, vous avez conservé la conviction qu'il ne fallait pas hésiter à neutraliser par tous les moyens, y compris physiquement, les salauds les plus notoires. Et pour commencer, dans votre domaine de compétence, les gros actionnaires, les présidents, les cadres exécutifs, les potentats cupides et autres obligés des laboratoires pharmaceutiques les plus pourris. A l'époque, vous avez même participé à quelques actions radicales, incluant le sabotage fatal de la berline de l'un de ces grands pontes, mais avec l'habileté de ne jamais vous faire prendre et à peine repérer. Chapeau, l'artiste ! C'est alors néanmoins que, saisie de scrupules et songeant à votre carrière, vous avez décidé de prendre vos distances avec vos affidés, refusant de franchir plus avant, à leurs côtés, la ligne rouge de l'assassinat – quand bien même s'agissait-il de l'assassinat, ou *a minima* de la prise en otage, des plus immondes des multi-assassins en col blanc, amis médaillés des ministres. Cependant les activistes avec lesquels vous aviez collaboré à l'époque, chère Béatrice, ont su vous retrouver, il y a trois ans. Parmi eux, un nouveau venu : Jean Tricoire, ex-activiste lui aussi, ennemi absolu des pétroliers et des institutions culturelles financées par eux, mais apparemment rangé, marié, père de famille, menant toutefois encore un peu double vie et venant d'ouvrir, entre autre pour sa couverture, une librairie d'allure bien sage, un peu écologiste, joliment et étrangement nommée. Une librairie qui, de ce fait, accueillait et accueille encore, le soir, une fois le rideau baissé, les réunions clandestines de leur groupe. Par la suite, quand vous avez commencé, Tricoire, à vous inquiéter à votre tour de certains des projets et des menées de vos 'amis', ceux-ci ne vous ont pas laissé le choix : l'incendie d'une librairie est si vite arrivé, si facile à allumer, si irréversible !... »

- « N'importe quoi ! », proteste Tricoire dans un souffle.

- « Laissez-là dire », l'interrompt Diméola d'un geste.

- « Oui, laissez-moi dire. Un soir – c'était il y a six mois, peu après la prise de fonction d'Armand –, ils vous ont invitée, convoquée plutôt, dirais-je, par l'intermédiaire de Tricoire chez qui vous achetiez certains de vos ouvrages médicaux, à l'une de leurs réunions clandestines à 'L'Arbre aux Lettres'. Ils ont alors sorti des photos et des documents, certes anciens mais compromettants,

alors même que vous aviez pris un an plus tôt votre poste actuel de médecin légiste rattachée à la gendarmerie – achevant à cette occasion de renoncer à semer la mort pour mieux en décrire les causes et les circonstances. Ils vous ont dit qu'ils avaient besoin de vous, ou plutôt de vos compétences. Ils avaient bien évolué, sur le plan idéologique, depuis vos années étudiantes. Enfin, 'évolué', c'est beaucoup dire. 'Idéologique', c'est beaucoup dire aussi. Seuls subsistaient en fait trois membres ex-gauchistes du noyau initial, auxquels s'étaient agrégés une kyrielle improbable de militants juifs orthodoxes, musulmans salafistes, chrétiens d'Orient, hindouistes nationalistes, que sais-je encore, ultra-laïcs aussi, tous réunis sans cohérence par un baratin pseudo-révolutionnaire, relevant en réalité d'une extrême-droite multi-identitaire et plus qu'extrême, libertarienne aussi, et le plus souvent masculiniste en diable. Bref, vous vous en souvenez : c'était le carrefour de tous les fanatismes religieux, le syncrétisme de tous les djihads, pogroms, croisades, *hindutva*, enfin je ne suis pas une spécialiste de ces questions. Ils avaient une liste longue comme le bras de tous les 'ennemis du peuple' qu'ils s'étaient donné pour mission d'exécuter l'un après l'autre. Bien qu'il soit crypté, j'ai réussi à forcer et à consulter leur blog, hébergé sur un site russe. J'y ai appris, entre autres choses, qu'ils avaient installé l'été dernier un stand de tir clandestin dans une proche forêt et qu'ils s'y entretenaient au tir, devinez quoi : à l'arbalète ! Cette arme avait en effet plusieurs avantages, dont nous avons parlé hier soir, n'est-ce-pas docteur ? Légère, peu onéreuse, ne nécessitant pas de permis, silencieuse, facile à transporter et à dissimuler, et très efficace pour qui sait s'en servir. Mais il leur fallait encore mieux évaluer les conditions et les résultats de son emploi, et procéder à quelques tests en conditions réelles. Et c'est là qu'ils ont eu recours à vous : à Jean Tricoire, quoiqu'il s'en défende, paniqué mais coincé comme il l'était, pour identifier de possibles et accessibles cobayes, et à vous, docteur Diméola, pour analyser scientifiquement les blessures produites et mieux définir les paramètres d'usage quand ils passeraient à l'échelle supérieure de leurs attentats. Les deux premières victimes – la vieille dame et l'enfant – ont été 'traitées' en situation normalisée : un vieux pont, un zoo, une autopsie réalisée par vous-même dans vos locaux. Quand vous avez dû les informer de la perplexité initiale du lieutenant Distel devant vos comptes rendus trop peu explicites, et de son intention d'approfondir les investigations, un coup de téléphone anonyme et suffisamment menaçant qu'il a reçu vous concernant a réussi à garantir son silence. »

- « Vraiment n'importe quoi ! », commente Distel à son tour.
- « Mais enfin, laissez-là parler ! », lui intime Diméola avec un nouveau geste d'impatience.
- « Dès qu'ils avaient su, à la mi-avril, que Ricardo Léocorditz et Bérangère Navarro, dont ils connaissaient bien le profil militant, s'étaient présentés à la librairie, et pour quelle raison, ils avaient activé leurs réseaux et bien vite fini par apprendre leur prochain envol pour Tel Aviv. Ils ont vu là l'occasion de tester leur dispositif en terrain et situation plus risqués que pour Arlette Brunois et le petit Letellier : hall d'embarquement à l'aéroport, double tir rapproché, et évacuation des corps. Des corps dont ils vous ont confié l'examen 'technique' le soir-même, dans la forêt. Pour être complète, je précise qu'ils vous avaient forcée, le mois dernier, à acheter sur *internet* une arbalète de leur modèle favori, et de se procurer un double de votre bon de commande, afin de pouvoir vous compromettre en cas de besoin, si vous aviez par exemple l'idée de vous confier à Distel ou à tout autre sur ce qu'ils vous obligeaient de faire. »

Un long silence s'ensuit, que Geneviève Lissac, un brin tendue, met à profit pour allumer une nouvelle cigarette.

- « Alors qu'en dites-vous ? Tout s'explique enfin, n'est-ce-pas ? »
- « N'importe quoi ! », s'exclament-ils tous trois en chœur.

- « Mais oui ! Bien entendu que c'est n'importe quoi ! », s'esclaffe-t-elle. « Ou plutôt : ça pourrait être n'importe quoi... Il y a des options. Je refais du thé avant de tout vous expliquer pour de bon ? »

Personne n'ose refuser. Distel envoie de chercher une nouvelle casserole d'eau bouillante. Diméola contacte son secrétariat pour prévenir de la probable prolongation de son absence. Tricoire n'a personne à joindre, du moins devant les autres, mais il fait quelques pas pour calmer ses nerfs et en profite pour envoyer un bref SMS. Geneviève Lissac s'active autour de son Darjeeling, remplit une nouvelle tournée de tasses et tout le monde se réinstalle confortablement.

- « Eh bien voici la situation. Bien que cela ne vous intéresse peut-être que modérément, sauf Jean Tricoire pour des raisons commerciales, je suis donc écrivaine, sous le pseudonyme de Fabienne Juda. Pourquoi un pseudonyme ? Pour rompre, moi aussi, avec mon passé, ou plutôt avec ma réalité, peu vendeuse, de veuve de commerçant. Peu ... romanesque, si j'ose dire. Quoique... Bon, ce fut aussi sur les conseils de l'agent littéraire auquel, dès mon premier roman rédigé, je décidai d'avoir recours. Si bien qu'à ce jour, mon éditeur n'est en contact qu'avec lui et ignore tout de ma véritable identité. Et pourquoi 'Juda' ? Disons que j'admire tout particulièrement l'abnégation extrême de ce personnage des Evangiles. Il m'arrive aussi de penser qu'un écrivain est un compagnon très particulier de ses lecteurs et qu'il n'hésite pas à les embrasser d'abord pour mieux les trahir ensuite. Ce que, souvent, ils lui demandent. Et pourquoi, enfin, 'Juda' sans 's' final ? Disons que c'est pour mieux affirmer ma singularité. Quoiqu'il en soit, je parvins à publier de la sorte quatre romans en dix ans. Les trois premiers traitaient de sujets historiques mâtinés d'énigmes entremêlant les amours et les guerres dans une sauce d'enquêtes policières rétrospectives se concluant le plus souvent par la réhabilitation de héros injustement oubliés. Epique, mais laborieux. Ils se vendirent assez bien, sans plus, notamment auprès d'un lectorat d'anciens combattants et autres retraités. Mon agent avait su y faire, en activant son carnet d'adresses qui fourmillait d'une sélection de critiques littéraires, et au total mon éditeur ne se plaignit pas trop. Mais mon quatrième roman, publié l'année dernière, était une sorte de polar intimiste, intitulé '*Lasse des carreaux*'. Vous l'avez tous eu entre les mains, sauf toi, Armand l'inculte, et peut-être même l'avez-vous lu cette nuit, docteur. En peu de temps, à ma grande surprise et à celles tant de mon agent que de mon éditeur, il est devenu une sorte de *best-seller*. Peut-être parce que, pour la première fois, il comportait une dimension, et donc une sincérité, quelque peu autobiographiques. Et que, entretenant un habile et confortable mystère, je refusais d'accorder les interviews qu'on demandait à Fabienne Juda, laquelle – et on le fit savoir – disait préférer demeurer dans une ombre qui s'avéra excitante pour la presse, pour les lecteurs... et pour moi-même. Toujours est-il que, ce que voyant, mon éditeur fit savoir à mon agent, début avril, qu'il attendait avec impatience, pour ne pas dire qu'il exigeait, que j'en écrive un nouveau, et qui en soit plus ou moins la suite. Et ceci, bien entendu, dans les meilleurs délais possibles. Je fus flattée, et stimulée. Je me sentais cependant en panne totale d'inspiration – seuls les romanciers très professionnels, ou très endettés, parviennent à écrire sur commande. J'eus l'intuition qu'il me fallait peut-être poursuivre la veine autobiographique, puisqu'elle venait de réussir. Mais il se passait si peu de choses dans ma vie réelle ! Que faire ? Je me dis qu'à défaut d'un roman, je pouvais me contenter d'écrire une simple nouvelle, exercice nouveau pour moi, et qu'elle pourrait en appeler la rédaction d'autres et permettre la publication ultérieure d'un recueil, si le genre venait à me plaire. C'est peu après, soit fin avril, que j'appris par la presse que mon cher beau-fils était cité comme en charge d'enquêter sur quatre meurtres plus ou moins étranges, dont deux particulièrement horribles, qui

venaient d'être commis sur le territoire de la Brigade Territoriale Autonome de Gendarmerie qu'il dirigeait depuis peu, comme me l'avait appris sa sœur aînée. Et que ces enquêtes étaient au point mort. Aucun lien ne pouvait être établi *a priori* entre les profils des victimes, les lieux et les circonstances de leurs assassinats. Même les armes employées ne pouvaient être identifiées. Impasse totale. C'est alors que je décidai, sur un coup de tête, qu'il pourrait en aller autrement. Et que, pour ce faire, il suffirait que je m'emploie à rencontrer les principaux protagonistes des enquêtes en cours. En commençant opportunément par mon beau-fils, si bien placé – même s'il me fallait, pour cela, renouer avec lui – pour me fournir les données de départ qui me permettraient de broder la suite, ou du moins une suite, à partir d'elles. Et pour me signaler auxquels rendre visite. Et c'est ainsi que cela se passa. J'éliminai assez vite un épicier qui avait eu à faire avec l'enfant, mais qui s'avéra bas en couleur et décidément trop trivial. Mais le libraire que vous êtes, Tricoire, dont je rebaptisais le nom de sa librairie pour l'occasion, devint assez vite un personnage exploitable et de moins en moins marginal dans l'intrigue que j'improvisais. Quant à vous, docteur Diméola, votre rôle stratégique dans l'examen des cadavres et les étincelles que votre seule évocation allumait dans les yeux de mon beau-fils apportaient, outre l'indispensable note de romance, la dimension ambiguë du médecin possiblement complice des criminels qui s'avérerait si précieuses pour enrichir ma trame. Autant dire que, dès ma première visite à Armand, vous cessèrent les uns et les autres, et moi-même au passage, d'être des personnes tout à fait réelles et que nous devînmes tous quatre les principaux héros et héroïnes de ma nouvelle en cours d'écriture. Ce que vous êtes restés dans ce bureau, buvant le thé que je nous ai préparé. »

- « Mais vous êtes complètement folle ! », s'exclame Tricoire.
- « Je refuse absolument de... », balbutie Diméola.
- « Vous n'avez pas le droit, Geneviève, de... », commence Distel.
- « Tu peux désormais m'appeler Fabienne, mon cher Armand, puisque c'est elle que tu acceptes maintenant de rencontrer après avoir si longtemps refusé de parler à Geneviève. Non, mes chers ami, une romancière n'est pas folle, ou bien elle n'est que cela et elle vous embarque dans sa folie, que cela vous plaise ou non. Et elle a tous les droits que lui confère son imagination », proteste Geneviève Lissac. « Y compris de faire figurer dans ses écrits des personnages secondaires, comme les gendarmes en faction à l'accueil de la Brigade, y compris l'élève-gendarme, mais aussi les ouvriers en charge de l'installation des câbles de fibre optique. Ces derniers n'y jouent d'ailleurs que leur vrai rôle, pour des raisons que vous allez maintenant comprendre. Car la nouvelle que je projette a une autre particularité, plus conséquente et étonnante encore que celle de faire appel, pour y figurer, aux protagonistes en chair et en os que vous êtes, ou que vous étiez, en tout cas que nous sommes maintenant devenus. »

Geneviève Lissac, ou Fabienne Juda, sort alors de son sac et agite sous leurs yeux effrayés une liasse de feuillets manuscrits déjà conséquente, et l'y replace aussitôt, tout en allumant une cigarette et en leur resservant un thé qu'elle s'excuse de trouver tiède.

- « Telle que vous venez d'en apercevoir l'ébauche bien avancée, et telle que je la compléterai tout à l'heure après notre petite réunion, ma nouvelle vise un objectif encore inédit. Vous vous souvenez sans doute de ce que, dans *'Le meurtre de Roger Ackroyd'*, le fameux roman d'Agatha Christie, le coupable n'est autre que l'auteur du récit qui en est fait, à savoir le bon docteur Sheppard – non, ne craignez rien, chère docteur Diméola, ici c'est moi l'auteure et vous, vous n'avez tué personne, même si je vous décrit comme contrainte à une pénible proximité avec les meurtriers. Vous savez peut-être aussi, ou peut-être pas, que, dans le roman *'Anonymat'* publié sur son site

internet, Frédéric Jésus (*Jésu* sans 's' final, non plus), il apparaît aux dernières pages que le lecteur (ou la lectrice) est celui (ou celle) qui s'avère avoir tué le personnage principal. Auteur ou lecteur coupable : très bien ! Mais, chaque fois, au bout du compte, les victimes ne sont que de papier ! Moi, j'entends aujourd'hui dépasser ces facilités, ces artifices ! Je change de registre en même temps que de dimension. Car c'est ma nouvelle elle-même, une fois publiée, qui sera la responsable directe de la mort de ses lecteurs ! De leur vraie mort ! Avouez que cela relève d'une plus vaste ambition ! Ne me demandez pas comment, dans le détail, cela pourra se faire. Sachez seulement que j'ai tout prévu. A des personnages de nouvelle comme nous, utilisateurs des possibilités techniques offertes par la fibre et par l'intelligence artificielle, plus rien n'est impossible ! Ainsi toi, Armand, ne disposeras-tu pas des adresses courriels de quelques criminels avérés et inaccessibles dont tu souhaiterais débarrasser le territoire d'intervention de ta Brigade ? Ou de celles de quelques supérieurs hiérarchiques qui menacent ta carrière ? Et vous, docteur Diméola, ne souhaiteriez-vous pas éliminer pour de bon ce noyau d'activistes mortifères qui vous tiennent en otage par le chantage permanent qu'ils font peser sur vous ? Et vous Tricoire, qui n'avez pas renoncé à avoir la peau de ces grands patrons d'industrie pharmaceutique ou pétrolière qui intoxiquent le peuple et la planète mais qui ne fréquentent pas votre librairie, qu'attendez-vous pour agir efficacement enfin ? Moi-même, j'ai établi quelques listes de diffusion de personnalités nuisibles choisies dont la disparition sera de salubrité publique ! Sachez que tous, à la lecture de la dernière page de ma nouvelle – telle que je l'ai doré et déjà conçue dans la nuit avec l'aide de quelques jeunes armuriers autrefois proches de mon père et rompus depuis lors aux dernières avancées de l'intelligence artificielle –, se verront décocher en plein front un carreau d'arbalète virtuelle absolument fatal. »

Sur ce, Geneviève Lissac, ou Fabienne Juda, récupère son infusoire et son paquet de Darjeeling en vrac et elle quitte la réunion, laissant ses interlocuteurs plus qu'abasourdis. Dans le hall de la Brigade, elle ne manque pas de saluer une dernière fois les gendarmes de faction. Elle projette, avant de rentrer chez elle, de passer chez Maxime Legros pour lui acheter deux nouvelles poires ainsi que, au magasin d'informatique, une carte SD de 256 giga-octets

- 7 -

L'élève gendarme est venu récupérer la casserole dans le bureau de Distel et il s'éclipse aussitôt.

- « Complètement folle ! », dit Tricoire.
- « Et dangereuse ! », ajoute Diméola.
- « Il faut faire quelque chose ! », conclut Distel en saisissant la main de la doctoresse, qui ne la retire pas.

Tous trois décident cependant qu'il convient, pour en avoir le cœur net, de laisser à Geneviève Lissac, ou à Fabienne Juda, le temps de terminer l'écriture de sa nouvelle. Et de confier à Distel le soin de mobiliser les nouveaux moyens informatiques dont dispose la Brigade pour surveiller à distance la rédaction de celle-ci sur l'ordinateur de sa belle-mère.

Quelques jours plus tard, dès sa finalisation et l'annonce – par un échange de courriels avec l'éditeur intercepté par Distel – de sa prochaine publication dans une revue sous le titre '*Les fruits étranges de l'arbre à lettres*', les personnages qu'ils en sont devenus s'emparent du texte à paraître. Ils n'hésitent alors pas trop à faire ce qu'ils ont à faire.

Ils en testent tout d'abord l'efficacité auprès d'une sélection des différents destinataires que son auteure avait suggérés à chacun et auxquels ils l'adressent en prétendue exclusivité. A cet effet, ils la font figurer en pièce jointe de messages incitant à en effectuer une lecture d'autant plus urgente qu'elle dévoile un scandale juteux en sa dernière page. Une épidémie de morts violentes de malfrats notoires, de chefaillons abusifs, de leaders religieux toxiques et de potentats véreux en résulte dans les jours qui suivent. Les médias de tous ordres s'en étonnent et s'en émeuvent transitoirement. Armand Distel est peu après confirmé dans son poste, à la satisfaction ou à la stupéfaction de ses collègues proches et lointains, et avec les félicitations de sa sœur. Dès le lendemain, Béatrice Diméola accepte l'invitation au restaurant qu'il réussit enfin à lui formuler. Tricoire les rejoint pour le café.

Le lendemain matin, Geneviève Lissac est abattue en sortant de chez elle par un projectile dont le lieutenant Distel s'assure que les gendarmes de sa Brigade ne le récupéreront pas. Une perquisition s'ensuit à son domicile. Celle-ci permet de retrouver sur son disque dur les listes de diffusion qu'elle avait établies en piratant les ordinateurs de son éditeur et d'éviter par conséquent le massacre à grande échelle qu'elle avait programmé sans avoir eu le temps de le mettre en œuvre. Mais pas de retrouver le texte de la présente nouvelle, crypté par ses soins, dont une copie a cependant pu être conservée par d'autres voies, non spécifiées, et dont vous êtes maintenant invité, si vous le voulez bien, à parcourir la dernière page.

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
L'arbre à lettres - 2023

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2023

Paris, 2023

ISBN 979-10-394-0652-9